

1959 n° 1

LES CAHIERS DROMOIS





L'ACADEMIE DROMOISE



L'Académie drômoise des lettres, sciences et arts, a pour but de défendre le régionalisme intellectuel, en vue d'aider à l'éclatement de nos frontières départementales et de favoriser un grand élan provincial de l'esprit.

Elle correspond à une nécessité : sorte de trait d'union entre les importants centres de culture — parmi tant d'autres — que constituent la doyenne presque tricentenaire, l'Académie des sciences, des lettres et des arts de Lyon, au nord ; notre chère académie delphinale, fondée — à Grenoble — en 1772 et autorisée par lettres patentes de mars 1789, à l'est ; l'académie de Vaucluse et celle d'Aix, ainsi que l'illustre académie de Marseille, au sud ; enfin, la sympathique académie de Saint-Etienne, nous ayant précédés de quelques années — créée le 7 août 1951 — à l'ouest.

Dernière née, l'académie de la Drôme a estimé qu'elle pouvait offrir au public du terroir, un échantillon solide et agréable, de l'œuvre variée de ses membres. Voilà comment a vu le jour l'idée de cet **Almanach** et voici une Somme de textes les plus divers, reflétant avec une exactitude panoramique l'ensemble des activités départementales coordonnées et déjà fédérées virtuellement.



C'est ainsi que vous verrez — au fil des saisons — se manifester tant de beaux talents, parmi lesquels il ne vous sera pas facile de faire un choix, car vous les apprécierez tous à leur juste valeur et chacun à leur place :

ils vous conduiront en musique — chemin faisant — des profondeurs de la Terre au firmament du zénith. Sans doute le « Courrier littéraire » d'un grand quotidien — où s'exerce la plume d'un chroniqueur de qualité — y trouverait matière à un nouveau chapitre consacré au **mérite de la province** : « exemples d'auteurs qui y vivent et qui pourtant ont du talent » ! S'y rencontrent encore quelques « derniers » endroits où l'on est tout à fait indépendant : à Paris, « on rêve quelquefois d'avoir la vie d'un érudit de province, entre ses fonctions alimentaires et l'œuvre qu'il chérit »...

Il lui suffit, en effet, de suivre le conseil de Jean-Marc Bernard :

*Pour faire naître mon sourire
Les pauvres mots de chaque jour
Peuvent suffire.*



Un grand espoir se lève avec la dévolution attendue comme probable de l'illustre Château de Suze-la-Rousse à l'Etat et encore mieux au département — « Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ! » — et qui permettrait de faciliter la réalisation de ma très ancienne idée de la création et de l'installation d'un Centre sédentaire de culture régionale, où pourront être réunis autour du siège social de l'Académie drômoise des lettres, sciences et arts, tous les éléments, ce qui sera la meilleure manière d'honorer l'émouvant souvenir de son dernier possesseur : Mme la Marquise de Bryas.

Quel merveilleux instrument de rayonnement aurions-nous dès lors à tous égards pour contribuer à la **Défense et Illustration de la langue française dans le monde** et de ses divers épanouissements d'expression.



Je ne suis pas de l'avis d'Henri Berr, rappelant le jugement de Prévost-Paradol : non, les migrations barbares — en brassant les races humaines — ne nous ont pas apporté : « cette ardeur juvénile, cette confiante audace, cette aptitude au changement et au progrès dont les civilisations avancées perdent le privilège et dont la barbarie n'est que la forme inculte et passagère ».

Il faut redire avec Ferdinand Lot que : « la culture romaine ne fut pas favorable aux Barbares. Ils la singèrent sans réussir à se l'assimiler... »

Un triptyque de forces nouvelles annonciatrices de moyen âge bientôt allait naître auxquelles l'avenir réservait une place de choix : l'Islam, dont la prodigieuse réussite tient du miracle ; la papauté saisissant avec la direction de l'Eglise la domination de la société civile ; la vassalité enfin incarnant avec le régime féodal la vie de l'Europe occidentale pendant de très longs siècles.

Comme l'enseigne le professeur Paul Ourliac à ses étudiants de la Faculté de droit de Toulouse, si chère à mon vieux cœur :

« L'Histoire est la science du vrai... Notre Histoire nationale a été depuis trop longtemps sabotée. On l'a fait commencer en 1789 et même les programmes de l'enseignement secondaire témoignaient de ce parti pris. La grande nuit du moyen âge a été conçue par un historien visionnaire, alors que le moyen âge est tout entier de clarté, d'élan et de foi... ».

Il fut précédé, au demeurant, par bien d'autres périodes sur lesquelles notre opiniâtreté a permis — pour notre récompense — de jeter maintenant quelque lueur.

Nous avons soif de liberté, non d'une liberté béate mais saine et compatible avec de justes lois — ce qui n'est pas toujours le fait d'un gouvernement prétendu idéal dissimulant sous son masque une longue suite d'attentats contre elle — ce que nous chérissons, c'est la **Liberté** : celle de choisir.

Raymond VALLENTIN DU CHEYLARD,

Directeur en exercice de l'Académie

Louange de l'Amitié

*Elle seule est la paix qui ne se trouble pas,
L'arbre qui s'enracine au sol le plus aride,
La consolation qui nous suit pas à pas
Pour effacer d'un mot le dur sillon des rides...*

*Elle seule demeure, émergeant du passé,
Voile blanche promise aux calmes latitudes...
Elle seule console un grand cœur délaissé
De ce breuvage trop amer : la Solitude.*

*Pour l'âme inapaisée et pour le cœur aigri,
Dans la tempête où la nature se rebelle,
L'Amitié fraternelle est toujours un abri :
L'orage le plus fort vient se briser contre elle.*

*Elle est le Souvenir au-delà du malheur
Et qui, sur le tombeau, reste, l'heure passée...
Elle est pour le poudreux et pauvre voyageur,
Le verre d'eau, la fleur, une douce pensée.*

*Elle est la grande Amie aux lumineuses mains...
Elle est le vrai refuge... Elle est un bon sourire...
Elle est l'ombre où se perd la flamme des chemins...
Elle est ce doux parfum que l'on ne peut pas dire.*

*Fidèle châtelaine au manoir désolé,
Dont le maître jadis est parti pour la guerre,
Sa constance et sa foi protègent l'exilé :
Jamais elle n'oublie ou bien ne désespère...*

*Le passé, l'avenir, n'ont que de clairs chemins
Pour elle, la très pure et très noble vestale...
Elle est la lampe que l'Épouse tient en mains
Et dont la flamme d'or reste toujours égale.*

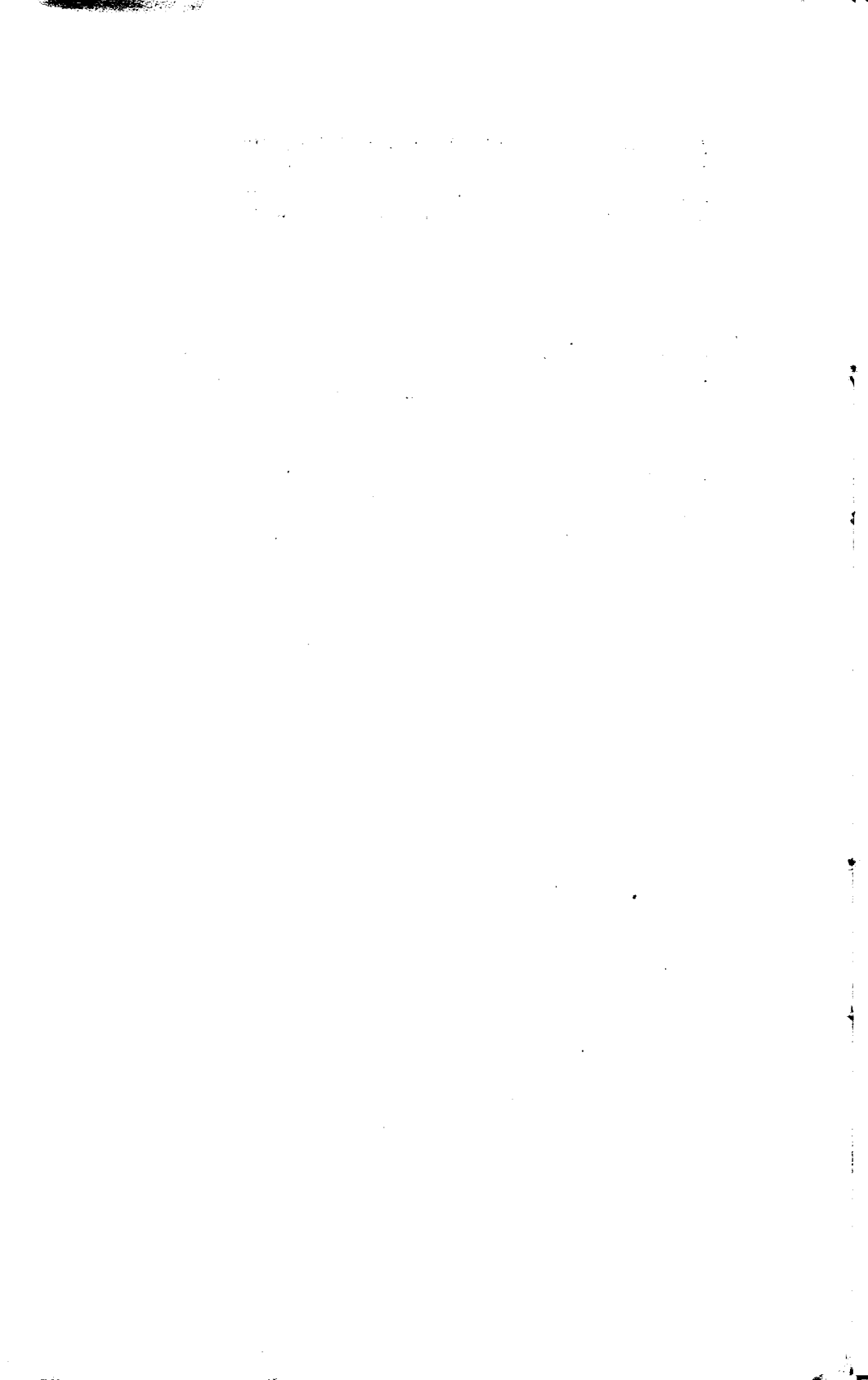


*Au soir du triste jour, condamnés par le sort,
Les disciples trahis ont pleuré de détresse...
Mais du sépulcre ouvert a surgi l'allégresse
Et désormais l'Amour est plus fort que la Mort !...*

*Rassemble nos efforts, Amitié souveraine,
Qu'enfin nous comprenions le Message sacré !...
Alors, comme celui qui venait de Cyrène,
Nous porterons la croix des cœurs désespérés.*

Mars 1958

Pierre PONTIÈS



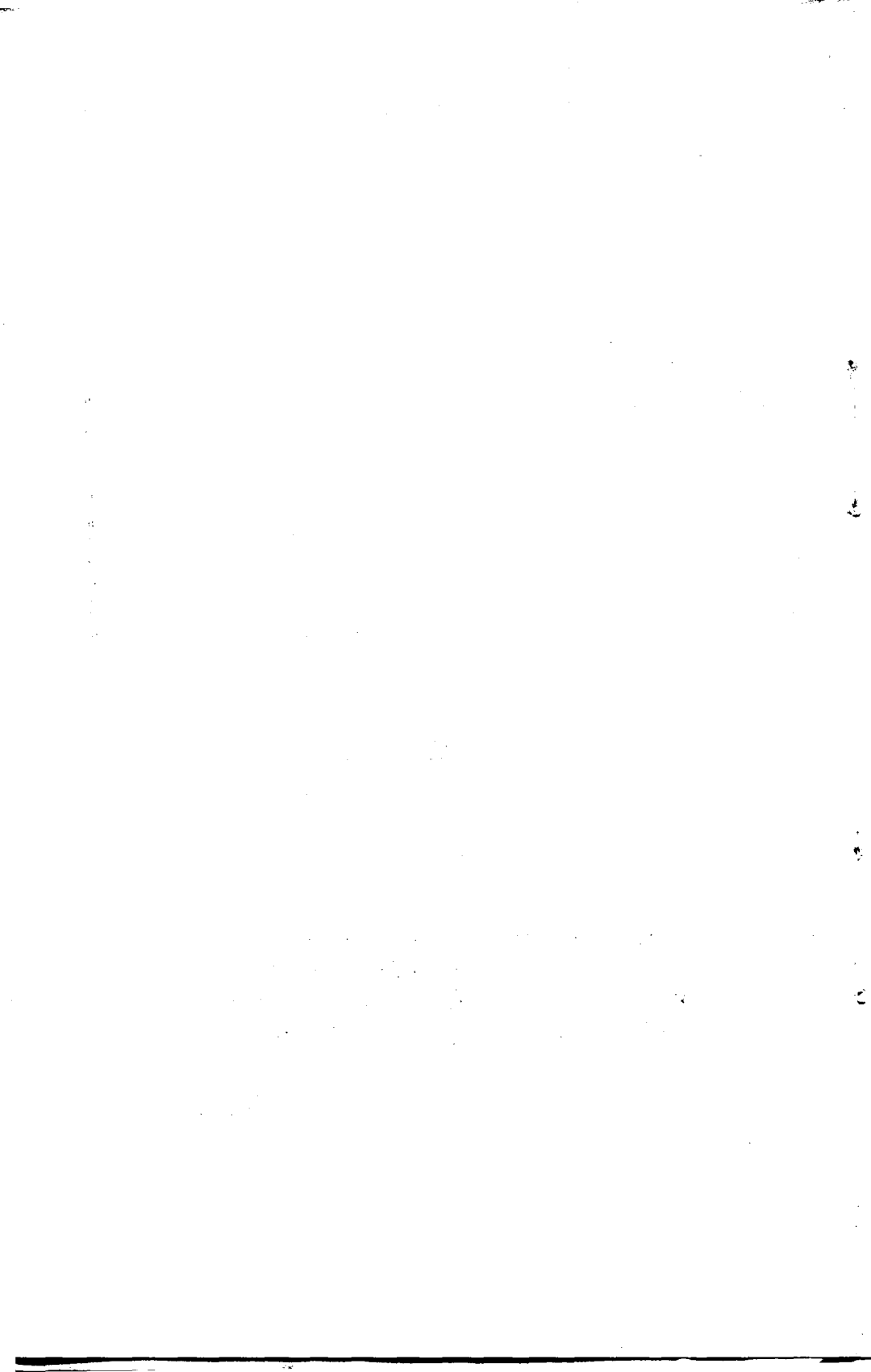
Les Saisons



HIVER

*Image de la Mort car tout semble finir
Dans la neige, le froid et l'horrible tristesse...
Mais symbole d'espoir en un proche avenir
Où la Terre, un matin, renaitra d'allégresse...*

Gaston BOUCHET



LA DROME

La Drôme, carrefour de la nature, est une France en miniature.

Traversée par le 45° parallèle, elle symbolise la synthèse d'un climat et d'une végétation tempérés. Mais que de diversités, de contrastes, s'offrent à la vue du touriste !

Au nord, elle confine à la brumeuse région lyonnaise, au sud, c'est déjà une image de la Provence lumineuse ; en quittant la vallée du Rhône, voici les Alpes et toute la variété de sites qu'offre une région de montagnes : paysages verdoyants du Vercors, plissements arides et tourmentés du Diois, pentes desséchées du Nyonsais.

Cette terre de transit et de richesses personnelles était vouée au passage, souvent à la bataille, et à l'établissement du vainqueur dont témoignent encore ses souvenirs romains, ses vieux châteaux féodaux, ses églises anciennes.

Déjà riche en sites et monuments, la Drôme offre à l'homme des conditions de vie essentiellement variées : plaines d'accès facile aux sols fertiles, montagnes fermées au climat plus rude, mais aux forêts nombreuses. Les cultures adaptées à ces diverses conditions permettent une gamme de production étonnante ; céréales et cultures fruitières se partagent la plaine, les coteaux reçoivent les vignes, l'élevage est plus spécialement réservé aux plateaux. Toutefois, cette forme d'économie agricole tend de plus en plus à se spécialiser. C'est ainsi que la Drôme est devenue l'un des premiers départements fruitiers français grâce aux procédés modernes de culture des arbres fruitiers dans toute la vallée du Rhône, des fraisiers de Saint-Rambert-d'Albon, des noyers du Royans et des oliviers du Nyonsais.

A cette diversité des produits du sol se joignent les

productions du sous-sol particulièrement apte à fournir des matériaux de construction par l'apport de sables, graviers, terre réfractaire, chaux et ciments.

D'où un développement du commerce et de la petite industrie particulièrement favorisés par la situation géographique du département, véritable carrefour des plus importantes voies de communication reliant Paris à la Côte d'Azur, l'Allemagne et la Suisse aux Pyrénées et à la Côte Atlantique ; le réseau ferroviaire canalise un trafic important, les routes concurrencent son activité dans la vallée et ont mis les régions de montagne les plus inaccessibles à portée immédiate des villes du département.

Les travaux d'aménagement de la R.N. 7 sont sur le point d'être terminés. Les déviations de Valence-sud, Pierrelatte, Saint-Rambert-d'Albon, de Donzère-Bel-Air sont déjà en service, celle de Saint-Vallier va être terminée bientôt, et les travaux nécessaires à l'aménagement de la route dans la traversée de Tain viennent d'être déclarés d'utilité publique.

La Société d'économie mixte chargée de la réalisation et de la gestion de l'autoroute Vienne-Valence a été constituée et les travaux préparatoires à la construction de cette voie sont commencés. Enfin, les vallées de l'Isère et du Rhône sont propices aux barrages hydro-électriques. La même eau qui est usinée et produit de l'énergie électrique sur l'Isère à Saint-Hilaire-Saint-Nazaire, en donne ensuite aux bornes des usines de Pizançon, la Vanelle, Beaumont-Montoux, puis après le confluent de l'Isère et du Rhône, elle alimente l'usine de Châteauneuf-du-Rhône et Donzère-Mondragon.

D'autres barrages sont prévus, les travaux pour celui de Baix-le-Logis-Neuf sont en voie de réalisation ; les études pour l'usine d'Etoile-Beauchastel sont terminées et on exécute actuellement les premiers sondages pour déterminer l'emplacement de l'usine de Valence-Aval.

Tous ces travaux sont appelés à donner à la vallée du Rhône une activité économique exceptionnelle. Les voies de communication : route, voie fluviale aménagée, voie ferrée de part et d'autre du Rhône, amèneront nécessairement des industries nouvelles à s'installer dans cette région, surtout lorsque le département aura obtenu ce qui avait été formellement prévu lors de la constitution de la C.N.R un tarif préférentiel pour le courant pris aux bornes des usines des barrages.

Les aménagements agricoles consécutifs aux travaux des barrages, les opérations de remembrement et, surtout, les programmes d'irrigation comme celui du Tricastin qui est sur le point d'être terminé, sont appelés à donner à ces régions une nouvelle vocation agricole, et si la densité industrielle le permet, à les orienter vers une culture maraîchère.

Enfin, les Préalpes s'organisent peu à peu vers une économie sylvo-pastorale. Les communes forestières entreprennent des travaux de reboisement et les succès de l'élevage du mouton incitent les agriculteurs à s'orienter vers cette production d'une rentabilité certaine ; la culture de la lavande a pris sa place dans des régions jusqu'à présent peu aptes à d'autres productions.

Des conditions naturelles favorables ne pouvaient manquer de favoriser un certain essor de la petite industrie : le traditionnel travail du bois alimente un certain nombre de scieries et un artisanat réputé dans Royans ; les industries du cuir constituent l'essentiel de la vie économique de la région de Romans ; les tanneries, la céramique, le cartonnage, les tissages de soie occupent une main-d'œuvre importante ; les industries mécaniques se développent un peu partout.

On le voit, les perspectives offertes à l'économie drômoise tant agricole qu'industrielle, sont variées et pleines d'espoir. Les qualités de travail, d'habileté technique et d'intelligente initiative de notre population sauront, j'en suis sûr, les exploiter pour le plus grand bien et le plus grand avenir de notre département.

Maurice PIC

Almanachs et Dictionnaires Drômois

(Bibliographie drômoise)

par l'abbé LOUIS BOISSE

Certains membres de notre académie drômoise avaient souhaité de voir publier un « Dictionnaire drômois ». Leur vœu a été écarté pour des raisons valables, tout au moins provisoirement ; mais non sans quelques regrets, également fondés, semble-t-il.

Dans ces conditions, nous avons cru bon de proposer une solution moyenne, à tout le moins partielle et provisoire : « l'essai d'une nomenclature, tant des almanachs que des Dictionnaires de la Drôme ou, si le terme n'est pas trop prétentieux, l'essai d'un « Dictionnaire des dictionnaires drômois », en l'état et l'acquis actuels, sous réserve d'une poursuite, d'une mise au point, de compléments et, si besoin, de rectifications.

Nous entreprendrons ensuite une nouvelle bibliographie drômoise. Et, pour cela, nous irons ainsi que procède l'évolution chrétienne, de la Terre à l'Homme, et de l'Homme jusqu'au Ciel !

Pour mieux nous expliquer, voici un aperçu de notre plan ou de notre table des matières, qui va de la géologie à la géographie humaine : histoire des familles, généalogies, biographies, illustrations, et jusqu'aux saints et bienheureux... N'est-ce pas aller de la Terre jusqu'au Ciel ?

Sommaire

I) — Nos devanciers

Almanachs et annuaires précédents ;
Dictionnaires déjà édités.

II) — Bibliographie drômoise

Géologie, séismologie, étymologie, topographie et toponymie.

— Archéologie : préhistoire ; antiquité. Fouilles et découvertes ; musées et collections ; recueils (par exemple « *Forma orbis Romani* »..., Gallia, etc.).

— Statistiques (population ; agriculture ; commerce et industrie).

— Architecture [religieuse, civile, militaire : abbayes et prieurés ; cartulaires, etc...].

— Drôme Mariale : culte des saints dans la Drôme.

— Familles (nobiliaires ou autres), armoriaux ; généalogies.

Biographies

— Littérature (Poètes et Félibres).

— Linguistique et Folklore.

— Arts, disques, films.

— Archives et bibliothèques [publiques et privées].

— Revues, bulletins, journaux (feuilles mortes et vivantes).

— Evêques ; clergé ; hagiologie (saints et bienheureux du diocèse de Valence, Die et Saint-Paul-Trois-Châteaux). Belles âmes et grands cœurs drômois.



I. — Nos devanciers

Dans cet aperçu préalable, il nous faut mentionner nos devanciers, — dans la mesure du possible, mais en justice — n'ayant pas la prétention, faite d'orgueil, de naïveté ou d'ignorance crasse, d'être les premiers sur terre ou dans la Drôme et de « partir à zéro » suivant une expression trop à la mode des découvreurs d'Amérique...

a) ALMANACHS ET ANNUAIRES

Sans compter les almanachs nationaux [citons l'Almanach royal (de 17... à 17...) ; les almanachs de la Révolution, de l'Empire, etc...], ni les almanachs régionaux (comme les almanachs de Provence, du Vivarais), attachons-nous aux almanachs dauphinois ou spécialement drômois :

Au « Catalogue du Fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble », tome 1^{er} et tome III, n^{os} 17.214-17.305

(plus tome VI, Drôme), on trouvera différents almanachs, depuis le XVIII^e siècle au plus tard. Par exemple :

L'Almanach Dauphin — collection incomplète — : à ne pas confondre avec l'Almanach du Dauphiné (almanach général et historique de la province du Dauphiné) ; ni avec le Calendrier ecclésiastique, militaire et civil du Dauphiné.

En plus, divers almanachs du Viennois, de la Révolution (plusieurs différents) ; de l'Isère...

L'Almanach dauphinois (Drôme, Isère, Hautes-Alpes) ; un almanach populaire ; l'almanach de la Cour de Grenoble (tour à tour royale ou impériale).

L'Annuaire statistique.

L'Annuaire départemental de la Drôme (et de l'Ar-dèche).

Les almanachs de la Croix et du Réveil de l'Isère ; l'Almanach du bon catholique..... et le fameux almanach de Mathieu de la Drôme (1864-19...) : demi, double et triple..... Il faut bien citer jusqu'à l'almanach de Malis-sard, burlesque et cocasse.

Au tome VI, n° 35.791 :

EMBLARD (Léon) « Voyage à vol d'oiseau à travers les annuaires du département de la Drôme. »

Bulletin de la Société d'archéologie de la Drôme, t. XXXIX, 1905, p. 92-168.

Almanach du Magnan, ou paroles d'un ver à soie aux habitants du midi de la France (Valence, 1854, imp. Marc-Aurel, in-16).

Almanach-Indicateur de la Drôme, pour 1854 (publié par E. Marc-Aurel, in-18, 180 p.).

Calendrier du mois (de mai), publié par les Hospita-liers de Saint-Augustin (à Valence, sans indication de date, in-8° 1 p., imp. Marc-Aurel).

Almanach de la Drôme pour 1865 : temps, prédic-tions, sentences et proverbes... (Valence, imp. Céas, in-18).

Almanach républicain pour 1872 ; ...1873. Fondé à Va-lence (imprimerie Berger et Dupont, in-12, 132 p.).

Indicateur commercial valentinois 1875 (Valence, imp. et lith. Berger et Dupont, in-8°).

Almanach historique et patriotique pour 1880, in-12, 143-24 p.).

Annuaire administratif et commercial du départe-ment de la Drôme..., publié avec le concours de M. Louis

Hiez à Bourg-les-Valence (Grenoble, imp. Baratier et Dardelet, in-8°, 199 p.).

Almanach de l'Union des syndicats des agriculteurs de la Drôme (1889-1890... ? Valence, imp. valentinoise ; in-12).

Annuaire de l'Instruction publique de la Drôme, par A. Couchoud, 1890-91... ? (Valence, imp. Crémilleux, in-12).

Annuaire catholique de la Drôme pour le commerce et l'industrie, 1895 (1^{re} année), Grenoble, imp. Centrale, 1894, in-8°).

Almanach de Jean-Pierre André, populaire, illustré, pour 1904 et 1905 ; 2 vol. in-12 (Valence, imp. Chastagneret).

Il nous faut y ajouter :

l'Almanach paroissial (collection par années et par paroisses ; éditions Villedieu, Vaison).

Disons un mot des almanachs composés en provençal et en dialectes :

Armana Prouvençau.

Armana dou Cascarelet... dou Cacho-fio...

Armania dou Père Menfouté (Ardèche).

Armanac de Louzero (1958 ; édité par l'abbé Pierre Peyre). M. Ch. Camproux a consacré à ce dernier almanach une émission à Radio-Montpellier. Cette idée serait peut-être utilisable pour nous : l'Académie drômoise pourrait peut-être faire parler d'elle et de ses almanachs à Radio-Lyon et à Radio-Marseille...



La seule bibliothèque (ou « librairie ») de notre cher et distingué président, M^e Raymond Vallentin du Cheylard, à Montélimar, comporte une vitrine réservée exclusivement aux almanachs du Dauphiné, ou du Sud-Est, depuis le XVIII^e siècle ; ainsi que des annuaires ou dictionnaires spéciaux : tels que Barreau, médecins, généraux, députés, préfets, conseillers généraux. etc...

On reste pantois devant la richesse — et l'inespéré — l'inattendu de pareilles collections... Nous reviendrons sur le musée de préhistoire et d'archéologie ; cinquante cahiers-catalogues n'en ont pas encore épuisé la matière !

Il faut ajouter, à ce que nous avons cité, l'Ordo du diocèse de Valence, avec annuaire ecclésiastique (paraissant depuis 1800) et le Bottin de la Drôme.

b) DICTIONNAIRES

Certains paraissent sous le titre même de dictionnaires, tel Brun-Durand, Dictionnaires topographique et biographique du département de la Drôme.

D'autres en sont l'équivalence :

Delacroix : Statistique départementale de la Drôme ;

Géologie (Scipion-Gras ; Charles Lory, etc...) ;

Géographie et Histoire (Méjean ; Coste ; La Drôme (Edition de la Préfecture). Chanoine Sautel : le tome XI de la « Forma cerbis Romani », ou carte archéologique de la Gaule romaine ;

La Drôme (architecture ; Chanoine Jouve, Statistique monumentale du département de la Drôme).

Quelques travaux personnels sont de véritables dictionnaires spécialisés, sans en avoir le titre : « La Drôme mariale » ; « Le culte des saints dans la Drôme » ; « L'architecture religieuse : églises et chapelles... » avec, pour ces trois recueils, un essai de bibliographie (générale, régionale, drômoise et, enfin, locale).

Familles — Généalogies

Outre « L'Annuaire des châteaux » ; nobiliaires et armoriaux (Rivoire de La Bâtée, « Armorial du Dauphiné » ; Blancard ; Nicolas, etc...).

Voir également, ou surtout :

Chaix d'Est-Ange : « Dictionnaire des familles françaises » ; **Edmond Maignien** : Tome I du catalogue du Fonds dauphinois ; **Villain** : « La France moderne : Tome II, Drôme et Ardèche (familles non seulement de noblesse mais de toutes classes).

Biographies

Adolphe Rochas : « Biographie du Dauphiné » ;

Brun-Durand : « Dictionnaire biographique du département de la Drôme » ;

Wanner : « Dictionnaire biographique illustré de la Drôme et de l'Ardèche » (édit. Flammarion) ;

Dailhe : « Dictionnaire biographique du Vaucluse et de la Drôme ».

Et il faut consulter et exploiter les dictionnaires nationaux, voire internationaux... tels : « L'Encyclopédie » ; « L'Encyclopédie catholique » ; « La Biographie universelle » ; « Le Dictionnaire des contemporains », etc... et, l'un des derniers nés : « Le Dictionnaire biographique, France et Union Française » : Who's who in France 1957-

1958 (1 gros volume, éditions Jacques Lafitte, Paris-8*), qui nous donne la bio-bibliographie de notre président, déjà président en 1931, de l'Association des Etudiants de l'Université de Grenoble...

Je me propose d'étudier, si Dieu veut, dans un de nos prochains almanachs, cette famille Vallentin du Cheylard, si pleine de gentillesse et de valeur et qui peut se vanter de compter, en un siècle, « quatre Grands » dans ses rangs.

II) — ESSAIS DE BIBLIOGRAPHIE DROMOISE

a) générale (France en général) : ce qui a trait à la Drôme est à en extraire :

« Topobibliographie de la France »

Chanoine Ulysse Chevalier : « Bio-bibliographie et topo-bibliographie » ; « Répertoire des sources de l'Histoire du Moyen âge » ;

Chanoine Carrière ;

Halphen ;

« Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique ».

b) régionale (spécialement Sud-Est) :

Dauphiné : voir Maignien et Royer : « Catalogue du Fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble ».

Alpes (voir « Revue de géographie alpine » ; « Les Alpes » ; les revues et bulletins de sociétés).

Lyonnais : « Etudes rhodaniennes » « Revue géographique de Lyon ».

Pour la Provence, il faut citer la « Revue de géographie de Marseille » ; la « Bibliographie vaclusienne », par Joseph Girard et il faut toujours revenir aux « Manuels d'études » (Drômoises, Bourbonnaises, Héraultaines, Vivaroises, etc...), de M. Jacques de Font-Réaulx. MM. Camille Couderc et Combes de Patris sont à citer pour le Rouergue et M. Marius Balmelle, pour le Gévaudan-Lozère, etc...

c) DROMOISE

1) — Drôme en général :

Il faut compiler — et exploiter — le « Catalogue du Fonds dauphinois de la bibliothèque de Grenoble » (six volumes parus) : Tome 1^{er}, par Edmond Maignien : généralités sur le Dauphiné ; tome VI, par Louis Royer : 1^{re} partie : la Drôme en général ; 2^e partie, par communes (sources et travaux).

Autre richesse, en une bibliographie spécialisée : le « Manuel des études drômoises », par notre ancien archiviste départemental, président de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, M. Jacques de Font-Réaulx. C'est une bibliographie (logique et chronologique) assortie d'un commentaire, extrêmement précieuse : le modèle qui demeurera et qu'il suffira de tenir à jour.

Du même auteur : « L'Histoire religieuse du diocèse de Valence » et, véritable mine d'or, les quatre « Répertoires de tables du bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme » (de 1865 à 1948). Sans compter sa participation aux autres bulletins.

2) — Par régions :

Valentinois ; Diois ; Baronnies ; Nyonsais ; Tricastin. J'ai, moi-même, étudié spécialement la « Bibliographie du Tricastin ». 1^o) en général ; 2^o) par localités ou lieux-dits : communes, abbayes, prieurés, églises, etc., ou par figures (table onomastique).

Nous pourrions reporter à un almanach suivant ce qu'il y aurait à dire de la bibliographie locale ou particulière.

[Ici, pour une raison inconnue de la Rédaction, il semble manquer quelques feuillets au si intéressant article, et précieux pour tous les vrais chercheurs, de notre savant confrère qui, après avoir dit quelques mots des saints et bienheureux de chez nous, va conclure, avec l'esprit et la délicieuse malice qu'on lui connaît.]

Au sujet des saints et bienheureux de chez nous, il faut consulter, sans compter beaucoup d'autres (nous pourrions, s'il plaît à Dieu, revenir sur cette question une autre fois — ainsi que sur d'autres matières —), il faut consulter le chanoine Nadal : « Histoire hagiologique du diocèse de Valence » et « Origines monastiques du diocèse »...

Et, si vous le permettez comme finale, — non pas un sermon, ni même une pieuse malice — mais un souhait : sincère, ardent, épaulé de nos prières ferventes et fraternelles — **nomina nostra esse scripta in cœlis** : que tous nos noms (si possible le **Tout Drôme**) soient inscrits dans le Dictionnaire définitif — le céleste Bottin, à savoir le **Livre d'or**, ou le **Livre de vie**, entrevu dans la mystérieuse Apocalypse, et tenu par les anges, greffiers du Paradis.

Amen,

Abbé Louis Boisse

Le château de son enfance

I

Il rentrait donc au pays natal après des années d'absence et il était déjà vieux.

Et ce château où, tout enfant, il était venu si souvent, il le revoyait en esprit avec ses quatre tours crénelées, ses terrasses verdies par la mousse, son escalier où l'herbe folle se glissait dans les fentes, ses douves et ses fenêtres en ogive.

Par la pensée, il suivait les allées étroites qui le conduiraient sous les futaies, là-haut, jusqu'au bout de la colline où il était juché, regardant la plaine et les labours et les prairies et, tout à fait sur la ligne de l'horizon, les montagnes arrondies, derrière lesquelles il y avait des lacs, des fleuves très grands, du soleil et du mystère.

Son cœur lui battait très fort dans la poitrine car il lui semblait que la masse grise mordue par le temps était devant lui.

A deux pas.

Au fond d'un taillis.

Et, non seulement elle, mais le vaste étang avec, tout autour, des peupliers et des bouleaux pour lui faire de l'ombre et aussi, le torrent dévalant la pente en cascades pour aller se perdre, entre deux rangs de saules pleureurs, au fond d'une combe, — et aussi la ferme

au toit pointu encombrée d'instruments et de bêtes bruyantes.

Du lierre grimpait aux murs d'enceinte et il respirait déjà l'odeur du chevrefeuille et celle du foin qu'on coupe et celle de la violette disséminée sur les pelouses et celle de l'acacia dont les grappes blanches lui caressaient le front.

D'une clairière, une forme apparaissait.

Était-ce une fée du domaine ? Une nymphe sortie de l'eau ? La déesse païennes du pays ? Une vierge aux tresses blondes ?

Rosmertha ? Ou la fiancée de Roland ?

Vêtue d'une robe claire.

Les bras blancs comme ceux de la jeune fille d'Homère.

Il allait le savoir et, déjà, il s'apprêtait à la saluer.

II

Le village était proche.

Il pressa le pas car il avait hâte d'arriver pour voir si tout était bien comme il se le représentait.

Comme autrefois.

Comme au temps de son enfance.

Un groupe de belles paysannes aux cheveux noirs le dépassa en le dévisageant curieusement.

Lui aussi les regarda.

Comment s'appelaient-elles ? Qui était leur père ? Où allaient-elles ? A l'église ou à un rendez-vous d'amour ?

Peut-être à l'église d'abord et, ensuite, à un rendez-vous d'amour.

Il s'arrêta un instant pour respirer.

Elles étaient déjà loin et seuls leurs appels éclatants lui parvenaient.

Et puis, il n'entendit plus rien.

III

C'était bien son village.

Mais, quoique le même que celui qu'il avait aimé jadis, sans rien qui puisse le faire reconnaître :

L'église plus neuve, le clocher moins effilé, les maisons aux fenêtres plus larges mais aux portes plus basses.

Et les meules de foin plus rares autour des métairies.

« Comme tout est changé ici », dit-il tout haut et il se remit en marche.

Oui, tout était changé.

Une vieille femme venait au-devant de lui, courbée et s'appuyant sur un bâton, vêtue de noir et la tête enveloppée d'un fichu.

Celle-là qui semblait de son âge, il allait l'appeler par son nom et pouvoir lui parler.

Et pourtant, non, rien dans les yeux, ni dans la démarche, ni dans l'expression du visage ne le mettrait sur la voie.

C'était une étrangère.

Il la voyait pour la première fois.

— Ce village où je suis, dit-il pourtant, c'est bien le mien ?

— Le vôtre peut-être, dit la pauvre, mais sûrement le mien, puisque j'y suis née.

Il reprit d'une voix presque suppliante car il doutait maintenant.

— Je vous crois, mais quand même dites-moi le nom de ce pays. Est-ce Beauvoir ?

— Beauvoir ? dit-elle. Oui, c'est bien ainsi que nous disons.

Alors, il fut rassuré.

— Tant mieux, fit-il.

Et sa voix était presque joyeuse.

— Tant mieux ? Vous pouvez dire.

Et elle s'en alla, en grommelant des mots inintelligibles.

Un peu plus loin, il la vit qui riait de sa bouche édentée, toute grande ouverte.

IV

Le vieux château d'autrefois, ne devait pas être loin et pourtant, il ne voyait rien encore.

Mais, au fait, comment s'appelait-il ? Il réfléchit un long moment. Avait-il un nom seulement ? Si, il en avait un.

« Il me semble qu'on l'appelait le château de ma mère », dit-il.

Il se parlait à lui-même

Un nom pareil, était-ce bien possible ?

Il s'approcha d'un homme qui passait :

— Vous qui êtes du pays, dit-il, pourriez-vous me dire où se trouve le château de ma mère ?

L'homme le regarda avec attention.

Non, il n'avait pas affaire à quelqu'un qui n'était pas dans son bon sens.

— Vous dites ? demanda-t-il.

— Je vous demande où est le château de ma mère.

Alors, l'homme, cette fois, haussa les épaules.

— Il n'y a pas de château de ce nom dans les parages. Par contre, il y a celui de mes rêves.

— Ce doit être le même. Et où est-il celui-là ?

— Le même, oui, mais un peu plus loin. Car ni l'un ni l'autre ne sont visibles ici, sinon dans la cervelle des pauvres fous.

.. Le voyageur eut un tressaillement de tout son être.

Il n'était pas fou.

Mais il venait d'avoir la révélation que ce château, c'était lui qui, durant ses voyages à travers le monde, l'avait créé de toutes pièces dans sa tête, avec ses tours crenelées, ses douves, ses terrasses et ses fenêtres en ogive.

Lui qui l'avait modelé avec ses pensées, édifié avec ses mains, orné avec son cœur et fait tel qu'en une nuit, alors qu'il était tout petit, il lui était apparu dans son berceau, là-bas dans sa maison.

Et tel qu'il était demeuré au-dedans de lui.

Intact et bien vivant.

Sans une pierre de moins.

Alors, il salua tristement l'homme et, encore un peu plus courbé et encore un peu plus vieux, il repartit d'où il était venu.

Certain que personne au monde jamais ne lui prendrait sa peine.

Albert VARNET

(Extrait de la « Merveilleuse Enfance ».)



A Table



*Il n'est rien de plus agréable
Que les instants des grands repas.
Déjà, le décor de la Table
Présage un gentil branlebas...*

*Alors, s'humectent nos narines
Aux fumets que hument nos sens ;
Nos lèvres en sont purpurines,
De se purlécher en tous sens.
On ne sait, alors, quel doux charme
Met tout, en nous, comme en éveil ;
Le cœur, même, s'émeut et s'arme,
Nous portant tous comme en plein ciel.
Notre ennemi se fait aimable ;
On se sourit, de tout, de rien ;
On est d'accord, c'est admirable !
On est heureux, on se sent bien.*

*Et, ce qui, plus, est souhaitable,
Couronnant bien tous ces extras,
C'est une voisine agréable,
Que la gaité n'offusque pas.
Lors, jouissons, sans abondance,
Du contenu de chaque plat,
Pour avoir le plaisir immense
D'assimiler tout sans combat...*

*Et, c'est l'âme voluptueuse,
Qu'à ces moments, doit s'accomplir
Tout acte de la vie heureuse,
Que notre esprit doit ennoblir.
Comptons sur le jus de la treille,*

*Si les vins en sont généreux.
Mais que notre sagesse y veille ;
Car l'abus devient dangereux.
Dès lors, pratiquons la science
Du « Bien manger ». C'est un souci ;
Mais s'en libérer dans l'aisance,
C'est un très grand devoir aussi.
C'est Brillat-Savarin lui-même
Qui, prenant temps pour chaque mets
Dit: «Pour vins, plats, femme et poème,
Soyons toujours de fins gourmets. »
En tout, donc, gardons la mesure !
Songeons que la sobriété,
C'est préserver nos corps d'usure
Et durer en bonne santé.*

Paul SERVE



GASTRONOMIE DROMOISE

Dire que le pays drômois est une des régions les plus privilégiées de France, c'est formuler un truisme.

La Galaure, la Valloire, le pays de Romans, le Vercors, le Nyonsais, le Tricastin, la vallée de la Drôme, le Valentinois, ont été et restent le pays du bien manger et du bien boire. Avec honneur.

Ce bien manger est, non seulement dû aux merveilles que le ciel dispense sur notre sol, mais aux qualités gourmandes de ses habitants... tous gens d'esprit comme chacun sait.

Le sang latin qui coule dans nos veines n'y est sans doute pas étranger. Nos voisins, à qui je ne voudrais faire aucune peine, peuvent se réclamer également d'une aussi noble ascendance, mais nous ne voulons point nous éloigner des bornes qui nous ont été assignées.

Bornons-nous donc à quelques éléments.

Signalons simplement au passage, ce que tout le monde connaît et apprécie : nos chocolats, nos confitures, nos olives, nos truffes, nos miels, nos fruits, nos poissons, notre gibier, nos pâtisseries (pognes, suisses, etc...), nos fromages de chèvre (tomes, picodons) et, enfin, cette ambroisie des dieux, le nougat.

QUELQUES RECETTES

Les « Ravioles » (pâte farcie, du romanais et du royannais). Il ne faut pas les confondre avec les « ravioli » chargés de viande. Les nôtres sont garnies de farce au fromage fortement persillée.

La « Défarde », mets spécialement cretois, est composée de tripes à la mode de chez nous. Elles rivalisent

avec celles de renommée plus large. C'est tout dire. Je préfère les nôtres, plus savoureuses, en petits fagots aux tiges onctueuses qui n'irritent pas le palais.

La « Caillette », dite de Chabeuil (mais on en fait dans tous nos villages) est un pâté de porc aux fines herbes. Froide, elle est une entrée délicieuse. Cuite au vin, elle est un aliment sain et vigoureux.

La « Daube » doit ses qualités aux morceaux choisis de viande et de lard. Le tout doit être coupé en morceaux et cuit à feu doux dans du beurre ou de la graisse de porc. Ajouter de la farine pour faire un roux et arroser largement avec du bon vin rouge. Bien entendu, sel, poivre, thym, laurier et persil. Quelques petits oignons et une gousse d'ail. (On peut y ajouter des champignons.)

Servir très chaud, avec quelques tranches de pain grillé.

C'est un mets délectable.

Quant à notre gratin dit dauphinois, on en fait, hélas ! à toutes les sauces. Mais le nôtre, le vrai, ne doit comporter que de bonnes pommes de terre coupées en tailions et l'assaisonnement habituel sur couches superposées : sel, poivre, noix de beurre et quelques petits centimètres carrés de laurier, le tout arrosé de lait riche en crème dans lequel on aura battu un œuf. A la rigueur, un léger frottis d'ail, mais surtout, pas de fromage, ni muscade, ce qui serait une hérésie.

Après ébullition, cuisson au four.

Bien préparé, notre gratin est un aliment roboratif et succulent.

Terminons ce petit traité culinaire en rappelant une phrase de Rivarol : « L'estomac est le sol où germe la pensée ».

Pierre RICHARD

ESQUISSE SENTIMENTALE DE LA DROME

Pour le déraciné, pour l'homme de partout et de nulle part, ou même pour celui dont la sensibilité est accrochée à un autre terroir, la Drôme est un département comme un autre, que des critères simples permettent de définir : zone de transition entre les Alpes et la Provence, de population déjà méridionale, forte minorité de protestants, idées de « gauche », vins de l'Hermitage, pognes et chaussures de Romans, nougat de Montélimar.

Si j'étais sage, c'est tout cela que je m'efforcerais de décrire.

Mais, ce faisant, je sais bien que je ne rendrais pas ce qui pour nous, gens de là-bas, est l'essentiel : cette Drôme qui vit en nous, ce petit pays dont l'image fidèle m'a, depuis l'enfance, accompagné au cours de mes voyages et jusque sous la Croix du Sud, je sais bien qu'elle est à moi seul, et son âme secrète et ses senteurs subtiles, même la senteur du cocon, naturellement écoeurante, mais qui reste douce à celui qui respire l'odeur de la filature auprès de laquelle il a fait ses premiers pas.

Durant toute ma jeunesse, mes parents ne passaient dans la Drôme que le mois de septembre et le supplice de ces onze mois d'éloignement était pour moi intolérable. Le déchirement commençait dès la fin du voyage, lorsqu'au petit jour je m'éveillais pour voir défiler les champs monotones et plats de l'Ile-de-France. Rien dans ce nouveau paysage aux horizons sans limites ne marquait une continuité avec celui que je venais de perdre. Puis, après le brouhaha de la gare, c'étaient la foule anonyme et terne, les maisons grises et indifférentes qui m'écrasaient.

La Drôme ne vivait plus auprès de moi que par les

(1) Publié pour la première fois dans *Réforme*, le 24 septembre 1949.

petits poissons pêchés dans les ruisseaux du voisinage et qu'amoureusement, malgré les protestations de ma mère, j'avais apportés dans un bocal à cornichons. Bien peu résistaient à l'épreuve et aucun ne survivait plus de quelques semaines. En vidant le bocal devenu inutile, je me sentais encore plus malheureux.

L'attente était si dure que, bien plus tard, au temps de mon adolescence, je pris l'habitude, chaque printemps, en mars ou avril, d'aller en pèlerinage sur le parvis de Notre-Dame. Je ne regardais ni la Seine, ni le Palais de Justice, ni les tours de la cathédrale. L'objectif de ma pensée était la dalle qui, au centre de la place, marque l'origine des routes de France. Je ne voulais pas savoir que cette dalle servait à compter les distances en direction de Bordeaux, Brest, Lille et Strasbourg ; elle m'appartenait. Les deux pieds posés sur le bronze, je me sentais en communication magique avec la borne hectométrique qui, sur la Nationale n° 7, est justement placée à l'angle du portail de notre jardin. Paris, alors s'effaçait et je marchais sur la route poussiéreuse ; les cigales chantaient dans les platanes ; devant moi, les maisons basses et les toits roses du hameau des Reys ; des cyprès piquaient la campagne ; les douces collines sœurs de la Drôme et de l'Ardèche encadraient l'ample plaine écrasée sous le soleil ; à droite une ligne d'arbres me cachait le fleuve.

Au temps des voitures à chevaux, l'horizon d'un enfant en vacances se bornait à son jardin et à la campagne toute proche. Mais le Rhône, déjà, faisait partie de mon domaine. Je ne connaissais pas Mistral et Ramuz n'avait pas encore donné son *Chant des Pays du Rhône*, mais nous savions bien que le fleuve était le roi du pays. Alors, comme aujourd'hui, il se défendait des vaines curiosités par une bordure impénétrable de saules et de peupliers que l'on appelle « la Ramière ». A une époque où kayaks et canoës étaient inconnus, nulle barque n'aurait songé à se mesurer à son courant majestueux. Seul, un grand bateau le remontait à intervalles fixes : crachant une fumée noire, le toueur se hissait lentement, en enroulant sur un treuil un câble immergé. De loin en loin, mon père nous admettait à aller, sous sa conduite, admirer ces merveilles ; peut-être aurions-nous la chance d'entrevoir un castor. Mais le plus souvent, nous devions nous contenter de ses récits. A la fin de septembre, la nuit tombée, derrière la porte du vestibule, nous l'attendions anxieuse-

ment dans la crainte d'un accident, mais avec l'espoir de le voir rapporter un monstre aquatique, un de ces énormes brochets qui provoquaient notre effroi plus encore que notre gourmandise.

Plus tard, l'auto et des jambes plus solides firent surgir d'autres paysages que nous ne soupçonnions pas.

Au sud, le Défilé de Donzère et le Nyonsais nous ont fait pénétrer en Provence, avec ses âpres collines embau-
mées de thym et de lavande et ses oliveraies d'argent.

Mais, surtout, j'ai découvert chez moi ces montagnes que j'avais connues seulement en Savoie et dont je me croyais séparé par une longue journée de chemin de fer.

Certes, je m'étais souvent arrêté, le soir, sur le pont de Livron et, pendant qu'au-dessus du Vivarais le ciel s'em-
brasait, j'avais vu la fière silhouette de la forêt de Saou et des Trois Becs se dissoudre peu à peu dans le gris violet du crépuscule. Mais ces montagnes n'avaient pas pour moi de réalité ; elles étaient un simple décor nécessaire à l'équilibre du paysage. L'idée ne me venait pas qu'elles pourraient être escaladées et dévoiler leurs secrets à celui qui prendrait la peine de les interroger.

C'est par hasard, en feuilletant un vieux guide de la région, qu'un jour, enfin, elles s'animent. Un autre monde m'appelait. Moi qui ne connaissais que des chênes et des peupliers, j'appris l'existence de profondes forêts de sapins où se cachaient les derniers ours des Alpes, de hauts pâturages à l'herbe rase qu'envahissaient au début de l'été ces immenses troupeaux, ces beyes de plusieurs milliers de moutons, conduites par de grands ânes, que j'avais vues à l'automne sur le chemin du retour et qui me paraissaient descendre de quelque pays de légende. Le doux nom de Vercors, depuis si tragiquement entré dans l'histoire, vibra en moi bien avant que j'eusse le moyen d'explorer ses sentiers solitaires, de découvrir ses sources rares, de cueillir gentianes et edelweiss sur le dôme de Glandasse.

L'adolescence est volontiers romantique et exclusive et, après cette rencontre, je négligeai, pendant des années, la plaine et la vallée pour consacrer tous mes instants, toutes mes pensées, à la montagne. C'est André Lhote et son école de peintres fixés à Mirmande, ce vieux village croulant sur lequel ouvrent les fenêtres de ma maison des Reys, qui me firent comprendre que la beauté réside moins dans le sauvage et le grandiose que dans l'harmo-

nie d'un paysage humanisé. Depuis vingt ans, du reste, la plaine s'est parée de nouveaux charmes. Si le précoce hiver 1938-1939 a malheureusement détruit les cyprès, pêchers, poiriers et cerisiers ont souvent pris la place des champs de blé et des antiques mûriers ; à Pâques, la plaine blanche et rose chante au pied des collines grises et brunes.

Chaque saison me donne l'occasion de prendre l'air du pays. L'hiver avec la bise qui geint dans les fils téléphoniques, les vols de canards sur le Rhône glacé ; sur le haut plateau, les sapins encapuchonnés de neige et, à leur pied, la trace légère du renard et du lièvre blanc ; puis, l'éveil du printemps avec les jonquilles de la montagne, les narcisses des prés, les tulipes des champs, les fleurs innombrables des vergers, et, aussi, la truite qui bondit dans le torrent ; l'été, les arbres ployant sous les fruits mûrs et les grandes courses des sommets ; l'automne, enfin, avec les vendanges joyeuses, les champignons cachés dans la mousse et, au retour fourbu de la chasse, les souliers qui fument devant l'âtre clair.

Cependant, une plénitude me manque, celle que m'aurait apportée une année entière passée au pays, en participant au cycle de la nature, à son jaillissement, son mûrissement, son déclin. Mais l'entreprise ne serait-elle pas insensée ; saurais-je saisir sans le briser le fil ténu des jours ? Mieux vaut sans doute garder intacte l'image pure de cette impossible possession terrestre. « Nous ne vivons jamais, nous attendons de vivre ». C'est Voltaire, le sceptique, qui nous a donné cette amère leçon, mais elle est plus riche pour nous que pour lui puisqu'elle porte notre espérance en même temps que notre regret.

René COURTIN

PREFACE

à une Philosophie de la vie

Il n'est rien de plus émouvant, pour qui observe la vie dans sa réalité profonde, que la merveilleuse organisation qui est la sienne et la régulation déterminée qui l'assure. Nous sommes maintenant à même de la mieux comprendre que par le passé, et la connaissance chaque jour plus étendue que nous en avons, nous conduit à déborder infiniment le cadre des phénomènes.

La discipline stricte, imposée par les sciences positives, a longtemps limité ce cadre. Il éclate de toutes parts. Le physique n'est pas tout le réel.



L'analyse des forces qui régissent les phénomènes conduit directement dans le domaine métaphysique. On peut même dire que toute apparence physique comporte une réalité métaphysique ; tout relatif plonge dans un absolu. Le manifesté est toujours le manifesté de quelque chose qui l'a préparé. Cette caractéristique de la réalité s'impose à notre esprit comme une exigence.

Partant des faits, nous sommes donc en état d'avancer des interprétations supraphysiques par inductions rigoureuses : c'est que les expériences les plus récentes de la biologie ont découvert pour nous des horizons insoupçonnés.

Tout n'est pas susceptible, certes, d'une démonstration. On peut, en effet, recourir parfois à des arguments qui s'imposent avec force, car, ainsi que l'écrivait Pascal (1) : « Les principes se sentent, les propositions se concluent, et le tout avec certitude, quoique par différentes voies ». C'est vrai, sans doute, mais, pour éviter toute confusion, nous nous imposerons cette discipline de ne reconnaître la certitude inhérente à un principe que dans la mesure où elle est confirmée par le contact des phénomènes.

Ce n'est pas par ce biais, sans doute, que l'on a ac-

(1) PASCAL : *Pensées*. Garnier, Paris. édit. Brunshwig. Article IV, n° 282, p. 147.

coutumé de considérer les questions métaphysiques ; mais le bouleversement des sciences est si profond que le philosophe doit reconsidérer les positions qui paraissent les plus solides, et jusqu'aux méthodes d'observation elles-mêmes.



Autrefois, l'homme invoquait les dieux, les mages, les philosophes. La vie apparaissait comme une énigme, et pliait sous le poids d'une fatalité inexorable.

Dans la recherche des principes et des causes, comment les philosophes auraient-ils pu, dans leur ignorance de tout fonctionnement biologique, même ébaucher une connaissance de l'être vivant ?

C'est au XVI^e siècle que Vésale pratique les premières dissections systématiques du corps humain, — au XVII^e, qu'Harvey découvre la circulation du sang, — et au XIX^e seulement, que Claude Bernard et Vulpian décrivent la physiologie du système nerveux.

« Que suis-je ? » disait Kant, demandant à la dialectique pure, réponse à cette question. Se détachant du phénomène, il tentait de s'élever jusqu'aux « choses en soi », dans « l'Inconnaissable ».

En sens inverse, ne considérant plus que le phénomène, la physique et la chimie modernes ont porté les savants du début de ce dernier siècle à tout expliquer par un « mécanisme » universel ; et certains de répondre au « que suis-je » par l'affirmation : « matière ! » faisant tout procéder d'elle, jusqu'à la pensée elle-même.

Singulier contraste entre ces deux attitudes -

C'est ainsi que les sciences philosophiques ont été essentiellement, jusqu'à nos jours, des sciences de l'esprit, — et les sciences physiques, des sciences de la matière. Mais, où discerne-t-on la vie en tout cela ? N'est-elle pas, à la fois, matière et esprit ?

Seule, la biologie peut permettre d'en faire une étude synthétique.

Comment la science physique pourrait-elle rendre compte de notre vie intérieure, de nos sentiments, de nos intuitions, de notre faculté créatrice, des impératifs moraux de notre conscience, de notre volonté ?

Comment le philosophe ne dénaturerait-il pas le sens de l'activité de l'esprit, en la séparant de son contexte organique ?

Il y a autant de risques d'erreur du côté de la science réduite au seul phénomène, que du côté d'une philosophie qui en reste détachée. La vérité est qu'aucune des deux ne peut se passer de l'autre. C'est la biologie qui doit établir entre elles le lien nécessaire.

Comment, d'autre part, le biologiste qui n'embrasserait pas dans sa perspective à la fois l'activité du corps dans son organisation matérielle pour en saisir les relations, établirait-il les lois de l'ensemble ?

L'union des trois disciplines, celle du physicien, celle du biologiste et celle du philosophe, s'avère donc nécessaire pour rendre compte de la vie.

Il semble que la formation biologique, pour le philosophe, lui soit même plus indispensable encore que la formation mathématique. Ne doit-il pas, pour comprendre la vie, la pénétrer dans son mécanisme fonctionnel, lequel s'affirme infiniment souple et divers ? Et quant au physicien, peut-il l'interpréter lui-même, valablement, s'il n'acquiert une connaissance suffisante de la physiologie et de ses lois ?



Certains hommes passent indifférents devant ces problèmes. D'autres n'ont d'yeux que pour l'action. Mais, est-il une activité qui ne laisse la place à quelque réflexion sérieuse ? Si peu enclin qu'il y soit, chacun est amené à s'interroger un moment ou l'autre.

Angoisse de l'existence, pour les uns.

Inquiétude du devenir, pour les autres.

Pour tous, besoin de connaître.

Mais, que serait la connaissance qui n'aurait pas pour objectif fondamental le fonctionnement de la vie qui est la nôtre, l'étude de nos pouvoirs, de nos fonctions, de nos besoins, et le sens de toute notre activité ? Si quelque chose nous intéresse en dehors d'elle, c'est toujours à travers elle, et pour elle. Et si nous interrogeons l'univers, c'est toujours en dernière analyse, pour nous situer par rapport à lui.

« Sais-tu qui tu es, d'où tu viens, où tu vas ? » semble dire encore à chacun, à travers les temps, le Sage de l'antiquité, par son précepte « Connais-toi toi-même ! ». C'est pour répondre à cette interrogation fondamentale que la philosophie, la science et la biologie doivent se joindre et rester unies.

Maurice VERNET

La mort de l'olivier



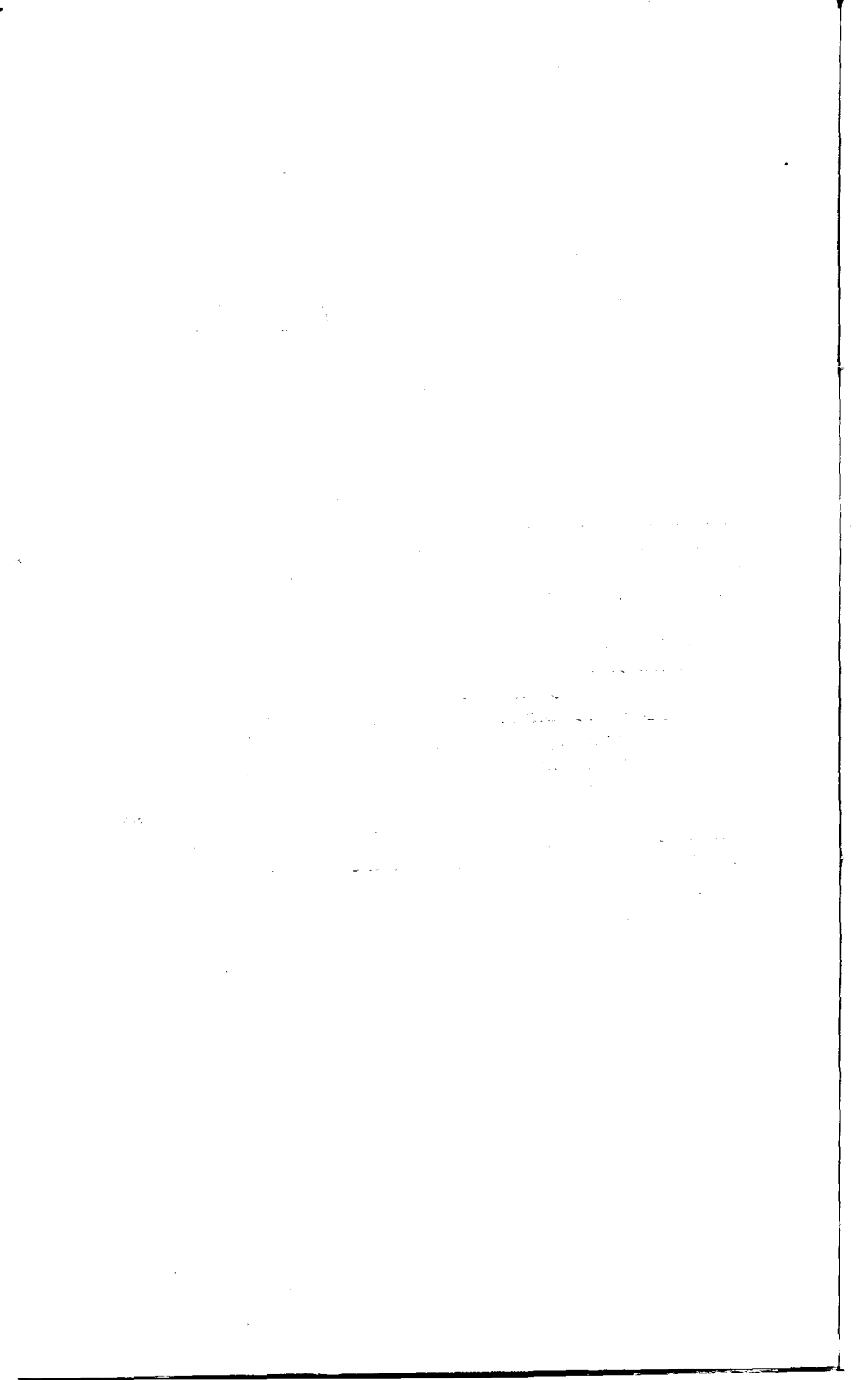
*L'olivier qui, jadis, ornait cette colline,
Est mort depuis hier : je vois que tu t'inclines,
O paysan, vers lui, comme on fait pour un homme
Qui fut grand dans la vie et j'entends que tu nommes
Ceux qui l'avaient planté...*

*L'hiver, venu très tard,
A brûlé son écorce et la sève au départ
Des racines...*

*Jamais, nous ne verrons ses feuilles,
Quand vient le soir et quand les âmes se recueillent,
Se balancer au rythme ardent des brises folles,
Ou frémir sous le poids des oiseaux qui s'envolent
Du nid, pour d'autres lieux...*

*Jamais, nous ne viendrons
Cueillir à pleins paniers, ses fruits sentant très bon,
Ni chercher à ses pieds un peu d'ombre, l'été.
Le pauvre arbre si beau, sur la terre est tombé.*

Albert VARNET



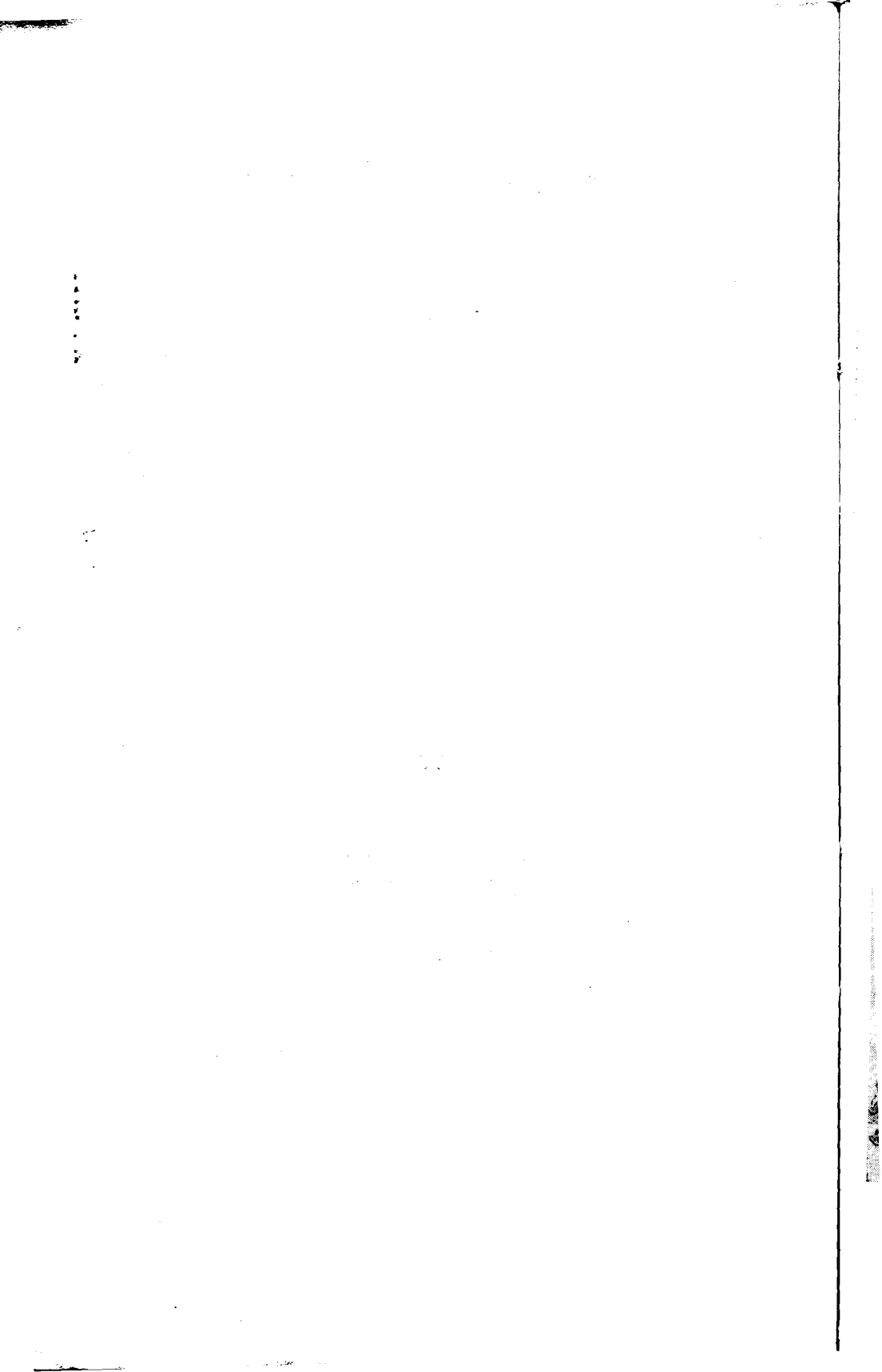
Les Saisons



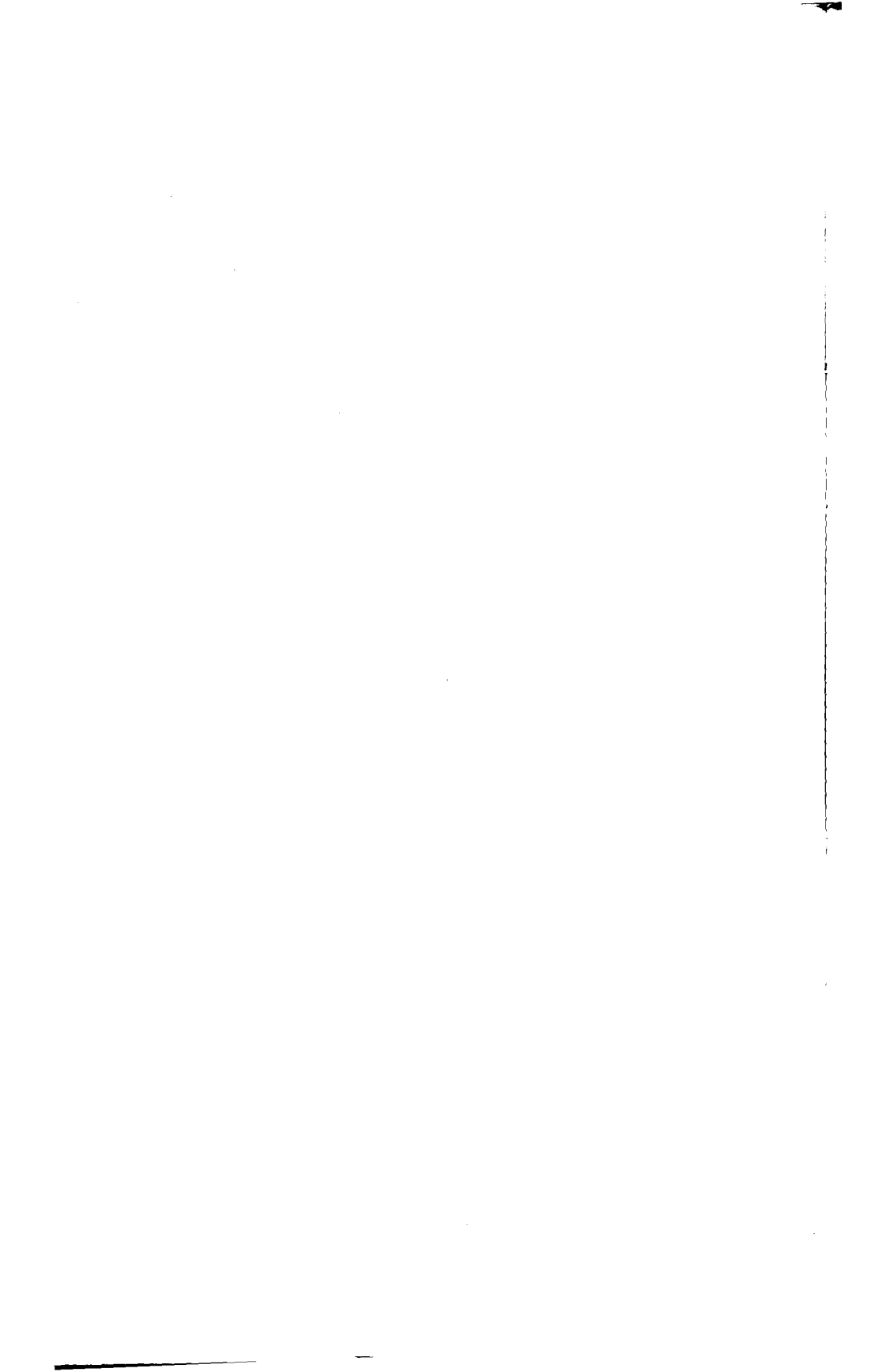
PRINTEMPS

*Par un souffle embaumé la nature s'éveille ;
Les timides bourgeons éclatent de plaisir ;
La joyeuse chanson des nids nous émerveille,
Et les cœurs amoureux soupirent de désir...*

Gaston BOUCHET







Renaissance



*Une aube resplendit de jeunesse et d'audace.
La poésie et l'art puisent en leur matin
Une sève nouvelle au vert rameau latin,
Ronsard donne ses vers et Brantôme sa grâce.*

*La Beauté met en fleurs la royale terrasse
Où s'animent la danse et le jeu libertin.
Mais sous ce fard léger remonte du lointain
Le vieux désir de meurtre, atavique et tenace.*

*Du pourpoint de velours, en un éclair de bague,
Jaillif, sournois et prompt, l'acier froid d'une dague.
Le guet-apens s'embusque aux portes d'un couvent.*

*Pendant qu'à Chenonceaux l'amour rit et soupire,
Aux poternes d'Amboise où l'intrigue conspire
Les corps des huguenots se balancent au vent.*

Paul MESSIÉ



SONGERIES DEVANT GLANDAZ

L'hiver est autour de toi ; en toi aussi est l'hiver. Tout à coup tombent de blancs flocons et tu crois que c'est de la neige ; tu t'aperçois avec joie que ce sont les premières fleurs du printemps.

Henri HEINE

Si l'on remonte la vallée de la Drôme depuis Livron, où la rivière se jette dans le Rhône, on n'a pas tout de suite l'impression d'une région alpestre. Vers Saillans seulement, les montagnes se rapprochent sur chaque rive, laissant juste la place à la rivière, à la route et à la voie ferrée. Au sortir du pittoresque défilé de Pontaix, on aperçoit les cimes du Vercors, puis les hautes falaises de Glandaz, l'une des plus belles montagnes que je connaisse. Pierre Devoluy, plus savant que moi, me reprochait de ne pas écrire Glandasse, forme dauphinoise du mot, alors que Glandaz est une forme savoyarde... Mais combien plus poétique ! Du haut de ses 2.000 mètres, Glandaz règne sur tout le Diois ; sa masse puissante et trapue me fait toujours penser à un sommet des Abruzzes, à l'imposante Maiella, chantée par d'Annunzio.

Die est vraiment une cité des Alpes dauphinoises ; celles-ci l'enserrent de tous côtés et se profilent au bout de ses rues. Après Die, la route, suivant le cours de la Drôme, arrive à Pont-de-Quart, où elle se dédouble : une voie,

longeant le Bez, affluent de la Drôme, gagne Chatillon-en-Diois, d'où, par le col de Menée, elle joint le Trièves dans le département de l'Isère ; l'autre voie est la grande route d'Italie qui, par Luc-en-Diois, Gap, Briançon et le col du mont Genève, conduit à Turin. Trois kilomètres après le Pont-de-Quart, elle passe au Seillon que j'ai voulu voir en cette fin d'hiver. Et, une fois de plus, malgré la saison, j'éprouve l'impression d'être en Provence presque autant qu'en Dauphiné, ce qui me donne l'occasion de rappeler une anecdote, qui fit quelque bruit, il y a trois ou quatre ans.



Une revue d'histoire littéraire, qui s'édite à Paris, avait publié un étrange article. L'auteur y déclarait ne pouvoir garder plus longtemps un secret qu'il tenait de Pierre Devoluy, le romancier du *Psaume sous les étoiles*. Celui-ci lui avait donné connaissance d'une lettre de Mistral racontant qu'il venait de voir, chez l'une de ses tantes, une jeune domestique réalisant le type idéal de Mireille; or, cette fille était de Chatillon-en-Diois, le bourg natal de Pierre Devoluy. L'article tomba sous les yeux d'un journaliste qui en fit un écho dans un grand quotidien. Cet écho fut lu par des confrères du Sud-Est qui, sans se rendre compte de l'absurdité de l'histoire, annoncèrent sous des titres raccrocheurs, que « Mireille était dauphinoise »... De divers côtés on m'alerta, et je dus, non sans peine, rétablir les faits, bien simples pourtant : Mistral, à 72 ans, rencontra une jeune fille, qui lui parut la vraie Mireille, telle qu'il l'avait rêvée et chantée cinquante ans avant. Personnellement, je fus un peu vexé. A part quelques lettrés, nul ne se souvint que, dans mon *Bel Été* — paru, il est vrai, trente ans plus tôt — je donnais la lettre de Mistral, qui n'avait, du reste, rien de secret... Le patriotisme local des Chatillonnais m'en voulut d'avoir détruit une sottre légende qui les flattait.



Lorsque je m'étais mis à écrire le *Bel Été*, j'avais eu l'idée d'y montrer l'aspect méridional du Diois. Pour appuyer cette manière de voir, je demandai son avis à Maurras qui, dans une fort intéressante lettre, me dit être tout à fait d'accord avec moi. Combien je fus con-

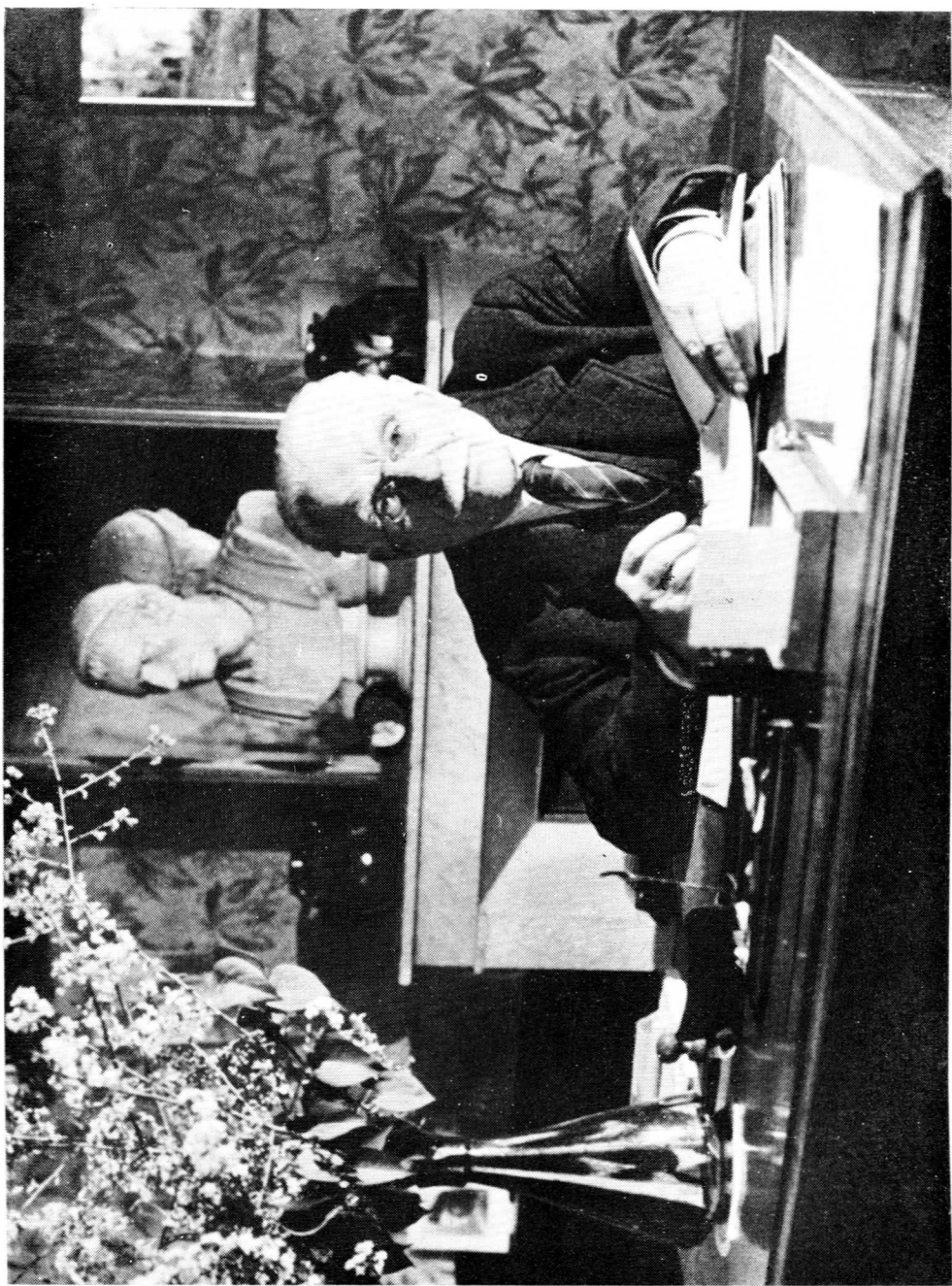
tent aussi, lorsque Pierre Devoluy m'apporta la lettre de Mistral !

Je ne veux pas redire une fois de plus l'influence que le Seillon eut sur mon œuvre. Ma première visite est pour le bosquet des chênes, dont une allée descend de la maison jusqu'à la Drôme. Je n'y retrouve plus le vieux banc que les intempéries ont peu à peu détruit, mais je ne puis oublier les leçons de sagesse et de poésie que j'y reçus de mon grand-père ; c'est lui qui me fit admirer la beauté de ces arbres et m'apprit à écouter le murmure du vent dans leurs branches. Quand vient l'automne, j'aime guetter l'arrivée des oiseaux de passage tout heureux de trouver cet abri providentiel. Quelques-uns, errants nocturnes, arrêtent leur vol quand l'aurore accroche ses lueurs rosées au sommet des monts ; sous leur poids, les plus hautes branches ondulent comme des agrès de navires que la houle balance ; ces oiseaux ne racontent guère leurs projets ; la clarté du jour ne porte pas aux confidences. D'autres, ayant volé depuis l'aube, se posent à l'approche du soir ; avant de s'endormir, ils se disent à mi-voix, dans la nuit des feuillages, leurs rêves de contrées plus riches et de cieux plus cléments. Que de secrets ont dû entendre ces chênes centenaires !

Je me souviens qu'un matin, alors que nous étions sur ce même banc, on vint chercher mon grand-père pour un malade du village ; je restai seul et pensai : « Dire qu'un jour, si j'arrive à son âge, je serai un vieil homme pareil à lui... » Mais cela me semblait si loin... Et voici que je suis ce vieil homme. Aurai-je la chance de vivre encore comme lui plusieurs années ? Je le souhaite, à condition, bien entendu, de conserver une activité physique pas trop diminuée, une activité intellectuelle presque intacte. Quoique moins agile chaque année, j'ai pourtant pris, l'été dernier, mon permis de chasse. Le cœur et l'esprit, en tous cas, aussi ardents, sont toujours prêts aux mêmes enthousiasmes, aux mêmes passions.



Entre les branches des chênes, je vois le ciel s'éclairer des premières lueurs du soir. Pour mieux jouir de la fin du bel après-midi et suivre les jeux de la lumière, je vais sur la grand-route, d'où la vue embrasse l'immense panorama. Glandaz, dont les neiges commencent à rosir, dé-





ploie sa majesté souveraine. A gauche, vers le nord, les cimes du Vercors se découpent sur le ciel, nettes et précises comme les sommets de l'Engadine à l'arrière-plan des toiles de Segantini.

Dans les vastes lits de la Drôme et du Bez, qui se joignent devant le Seillon, c'est à peine si je distingue les rubans de leurs eaux parmi les « ramières » plus envahissantes chaque année ; saules, osiers et genévriers forment maintenant une large zone verte masquant agréablement les étendues de sable et de cailloux qui gâtaient le noble paysage.

Une sorte d'alacrité enveloppe les choses, joyeuses d'être éveillées d'un lourd sommeil. Si long, cette année, si long fut le rude hiver ! Déjà même, je vois quelques indices du prochain renouveau : des boutons rouges au pommier du Japon, des pervenches sur les talus. Pour rentrer à la maison, je prends un sentier bordé de prunelliers sauvages qui commencent à fleurir. D'une branche heurtée s'envolent quelques blancs pétales. Les vers de Heine me viennent aux lèvres : ce n'est pas de la neige, ce sont les premières fleurs du printemps...

Gabriel FAURE

Mars 1958



EVOCATION MUSICALE

Malgré l'ombre tourmentée de notre grand romantique dauphinois, Hector Berlioz, prolongée par l'altière pensée constructive du musicien racé, Vincent d'Indy, Ardéchois de cœur tout au moins et fréquemment Valentinois que nous nous honorons d'avoir interprété en maintes circonstances, parisiennes ou autres, il ne semble pas, en notre Drôme aux divers aspects pourtant si riches, que les vocations musicales (nous voyons sourire à ce rapprochement euphonique un peu facile et pourtant opportun) s'y soient particulièrement rencontrées.

A l'exception de quelques familles du meilleur aloi artistique telles que celle des Eymieu, des Avon, des Capron, Maréchal, Robert Portier, Mourrat, des Junillon, Puget, des Planel dont actuellement deux frères, l'un chanteur réputé, l'autre Grand Prix de Rome de composition musicale et l'un de nos académiciens, nous ne percevons pas, du moins pas encore, les échos de généreuses voix languedociennes ou tel épanouissement « mistralien ».

Et pourtant, animé par ses sous-races amalgamées — cause, peut-être, à effet contraire — tout n'est-il pas exaltable, tout ne peut-il être chanté en notre département déjà un peu provençal ?

Ses eaux cascadantes puis débordantes, ses troupeaux en exhumance, ses horizons ensoleillés, ses fruits aux couleurs tendres et somptueuses, ses lavandes, ses vignobles bientôt dorés, ses perspectives aux âpres reliefs, cette musique du silence de ses majestueuses flores alpestres qui nous feraient rêver...

Mais il faut reconnaître — et nul doute qu'ils aient

leurs influences dans une prochaine éclosion — les efforts de décentralisation musicale actuelle dans la Drôme.

Ayant toujours déploré cette concentration, à l'encontre de pays voisins, autour de notre capitale bien que prestigieuse, nous ne pouvons que nous réjouir de toutes ces manifestations d'art, les unes récentes, les autres dotées antérieurement de leurs quartiers de noblesse, qu'il appartient bien à notre almanach d'énumérer.

En effet, apprécions le mouvement si vivant de haute qualité musicale et instrumentale des J.M.F., dirigé en notre département avec la plus intelligente ardeur par sa déléguée régionale, notre académicienne, J. Lançon ; la vraiment très belle chorale universitaire de Valence, devenue en possession de tous ses moyens grâce à la maîtrise complète d'un autre académicien, l'inspecteur d'académie Vigroux ; la Fédération des sociétés de musique populaires de la Drôme groupant près de cinquante sociétés, que nous ne pouvons nommer, et dont la courageuse activité n'en a que plus de prix pour ne pas rencontrer en haut lieu la considération substantielle qui entoure d'autres arts ; les concerts symphoniques et récitals de Valence (direction académicien Bégou) ; le mouvement musical romanais, de plus d'un lustre maintenant et dont on dit qu'il a passé nos frontières régionales ; celui de la région montilienne (direction Françon, de Chatillon-en-Diois) ; le lycée musical de Diéulefit, les conservatoires et écoles de musique, les chorales Clair-Matin et Claire-Fontaine, de Romans et Die, avec des animateurs aussi dévoués que musiciens ; Jeunesse, orchestre à plectre, dirigé par Lilien ; à Cœur-Joie ; les Enfants du Pontthias ; chorales, encore, de Clérieux, Beaumont-Montoux, Châtillon - Saint - Jean, Oriol - en - Royans, les Javeysans, groupe rural d'une conviction aussi sincère qu'émouvante, et toutes les sociétés : de théâtre, (Compagnie des 7 Couleurs, l'académicien Cherdavoine à leur tête), les Comédiens de la Renaissance (Rouvière), de danse, et celles, nombreuses encore, qui ne peuvent trouver place ici ; les expositions de peinture, d'art religieux, du vieux Saillans...

Soit une vie intense mais reconfortante, conjointement aux développements débordants du sport, le sport lui-même restant acquis à notre sympathie, on le sait.

Mais... « Qui nous feraient rêver », disions-nous plus haut ; oui, qui nous feraient rêver tout ensemble à de

grandes fêtes, fusion renaissante des trois arts antiques, la peinture rejoignant également la poésie, la danse et la musique, et qui célébreraient sur une même pensée reconnaissante cette bienfaisante opulence naturelle.

Oui, ensemble, une fête des vendanges, une fête des lavandes, une féerie de couleurs, sons et lumière, mêlées et reliées par une trame musicale ; une grandiose... évocation !

Pour cela, un animateur, des créateurs. Ne serait-ce pas là un thème académique exaltant sous le couvert du bouclier d'Annibal ?

Mille excuses pour ces vains propos...

Ch. MAYEUX





Souvenirs d'un Parisien

(de la Drôme)

Parmi les fléaux qui accablent l'humanité, il est un mal redoutable pour celui qui en est atteint et pour son entourage c'est... le mal d'écrire. Il est caractérisé par une irrésistible envie de prendre craie, crayon, plume ou stylo et de tracer des mots exprimant tant bien que mal ce que l'on imagine ou l'on ressent.

Tout enfant, je fus contaminé par ce virus contre lequel on n'a pas encore trouvé de vaccin. A peine muni de mon certificat d'études, je pris un cahier de 120 pages, acheté aux Nouvelles-Galeries, et j'écrivis trois romans ! L'un s'appelait la **Banquise** et relatait de tragiques aventures polaires où les ours blancs jouaient un rôle féroce, l'autre s'intitulait : **Les crimes de Robert**, sombre histoire où le fiancé délaissé tuait son rival en pleine cérémonie nuptiale et tirait sur l'infidèle en lui disant : Voilà ton cadeau de noces ! Le troisième, enfin, s'intitulait : **Flèche de fer ou l'Indien sans piste.**

Les Indiens ont toujours excité l'imagination des enfants. Mon Indien à moi, avait une idée magnifique pour dépister ses ennemis. Dès qu'il avait fait quelques pas sur le sable, il les essayait avec une serpillère ce qui donnait des empreintes étranges, tout à fait déconcertantes pour les émules de Buffalo Bill. Ainsi, mon héros échappait à la poursuite et, dans la pampa, chacun se demandait à quel être fantastique et géant pouvaient appartenir ces empreintes inusitées.

Aucun de ces romans ne fut édité mais je puis dire qu'ils obtinrent auprès de mes camarades un gros succès de rire, le propre de l'artiste étant d'être incompris.

Plus tard, heureusement, dans mon cher Valence où la

douceur de vivre avait un sens à cette époque d'avant-guerres (1913), je fis connaissance avec le **Ver-Luisant**, société artistique fondée par Mège et présidée ensuite par mon ami Henri Astier, poète, dramaturge et comédien de talent.

Le **Ver-Luisant**, aux côtés des pièces du charmant et sublunaire Pétrus Fleuret, disparu, hélas ! aux côtés des actes spirituels d'Henri Astier, me fit l'honneur de monter **La Greffe**, un acte en vers s'il vous plaît, le 31 mai 1913 au théâtre municipal de Valence.

Peu après, ce **Ver-Luisant** dont l'éclat perceait les ténèbres, organisa un Salon de peinture au Musée ; des conférences suivies par les regrettés Raoul Monier et Jean-Marc Bernard et, enfin une autre soirée au théâtre où j'eus la chance de voir créer une autre œuvre modestement titrée : **La Gloire !**

Et voilà le grand mot lâché. **La Gloire !** Alphonse Daudet écrivait jadis honnêtement : on a beau se mettre en dehors de la foule, c'est toujours en définitive pour elle que l'on écrit. Je pensais donc, avec l'orgueil de la jeunesse, que les foules, un jour, répéteraient mon nom et quand je passais dans la rue des Alpes — n'est-ce pas, Pierre Pontiers ? — j'entendais avec ivresse des gens disant derrière leurs volets : c'est le poète !



Tout le monde n'a pas eu l'enviable destin de mon cher et grand ami Pierre Richard qui suivait, si j'ose écrire, le **Ver-Luisant** à la loupe et faisait carrière dans le journalisme et les lettres sans quitter le sol sacré, riche de sève. Dans ma candeur, je croyais qu'il suffisait de « monter » à Paris pour y trouver la renommée...

Hélas ! des raisons de famille m'obligèrent à partir pour Marseille ! Mais là ce fameux mal d'écrire m'ayant à nouveau repris, je me lançai, moi aussi, dans le journalisme et le théâtre. A Marseille on débute toujours comme rédacteur en chef. Je fus donc celui d'une revue qui s'appelaient **La Race** et ne comptait dans ses rangs que des réformés !

Cette revue eut son théâtre où **La Gloire** fut reprise et, consécration suprême, un quotidien du soir : **Le Soleil du Midi**, m'accueillit comme pâle rayon. Le directeur de ce journal était Denys Bourdet, le père de mon cher Maurice Bourdet dont on connaît le tragique destin.

Denys Bourdet, homme fin et cultivé, me vit entrer un jour dans son bureau, portant des favoris et tenant à la main une sorte de grand sombrero. Il éclata de rire, entonna l'air du Toréador de Carmen et m'engagea en me disant : Je ne sais pas ce que vous valez, mais vous êtes trop drôle !

Et c'est ainsi que je devins un authentique journaliste professionnel chargé — pour 150 francs par mois — d'assurer la chronique judiciaire, la critique des livres et une gazette rimée chaque dimanche. Cette gazette était signée Ponchon (tu dérailles).

La Gloire continuait... Un grand théâtre de la Canebière joua *Gertrude*, comédie en un acte et (naturellement) en vers puis le Châtelet monta une revue, où, le premier soir, il y eut un véritable triomphe pour Servatius, le compère. Les rappels succédaient aux rappels et l'auteur se sentait ivre d'orgueil. Hélas ! Hélas ! ce succès était dû à des circonstances particulières : Le compère avait perdu ses pantalons en dansant et les spectateurs, sans s'en douter, inventaient le premier strip-tease !



Enfin la chance, la vraie, me sourit. *L'Echo de Paris*, vous avez bien lu : de Paris, m'appela comme rédacteur reporter et ce fut une époque inoubliable pour moi. On était en 1918 et la grippe « espagnole » faisait son apparition. Mon chef des informations m'envoya chez un grand médecin, le professeur C....., de l'Académie de Médecine, en me chargeant de recueillir son opinion sur cette nouvelle maladie. Je revois encore le professeur dédaigneux et hautain dans son luxueux cabinet de la rue de Bellechasse : Rassurez vos lecteurs, mon petit, la grippe se traite avec le sulfate de mépris !

Quelques semaines après, les gens défunctaient par centaines... Là encore, j'avais pris contact avec la relativité de la Gloire. Que voulez-vous, les anti-biotiques n'étaient pas encore inventés !



Au lendemain de la première grande guerre, tout en collaborant à divers journaux parisiens, je remplissais des fonctions publicitaires dans une grande firme automobile de Levallois-Perret. A ce titre, je fus chargé

Dans la lumière de l'Astrée

**Le Dauphiné rhodanien sous la Renaissance et ses prolongements littéraires en pays cévénois et forézien.
Honoré d'Urfé — Balthazar Baro — Marcellin Allard.**

Si l'Académie drômoise des lettres, des sciences et des arts poursuit la noble ambition de rassembler les élites intellectuelles pour exalter les valeurs de notre vallée du Rhône, dans son lumineux sillage valentinois, pour les faire collaborer à sa gloire et à son avenir, cette Compagnie savante reste fidèle aux traditions du rayonnement littéraire d'une région bénie des dieux qui, dans l'antiquité grecque, punique, romaine, ouvrait déjà au négoce celte, gaulois, gallo-romain, franc, les portes de l'Orient et de ses épices, avant de devenir au Moyen Age, et à la Renaissance, la grande voie de pénétration belliqueuse et la frontière de l'Empire et du Royaume.

Les civilisations les plus hautes ont laissé sur ses bords des vestiges historiques et archéologiques, sur lesquels se penchent l'historien, le géographe, le géophysicien.

Dans cet Almanach qui touchera non seulement la Drôme et l'Ardèche, qui sont les petites patries des « Académiciens », mais aussi les régions proches, il ne sera point contre-indiqué de mettre en relief une thèse d'histoire littéraire à laquelle je me suis attaché et qui intéresse la vallée du Rhône et le Forez par le canal des Bergeries de l'Astrée et des polémiques qui devaient surgir de cette œuvre aussi bien dans notre région que dans la capitale, chez les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet que Molière devait mettre en scène avec tant de puissance, de verve et d'ironie.

Or, les diatribes qu'échangeront les protagonistes de ces controverses autour de l'Astrée nous touchent d'autant plus que cette œuvre monumentale, ce roman-fleuve fut complété et terminé par un écrivain — professeur, universitaire et académicien valentinois Balthazar Baro — ; l'auteur lui-même, Honoré d'Urfé, fit ses études au collège de Tournon avec ses frères, d'où il échangea avec sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand, qui devait devenir sa femme, la correspondance amoureuse dont Gabriel Faure, notre éminent confrère, nous a livré le secret dans ses « Amours romanesques », tout en rédigeant son premier ouvrage à propos du mariage de Just-Louis de Tournon avec Magdeleine de la Rochefoucauld, le 24 avril 1583, sous le titre de la « **Triomphante entrée de Mme Magdeleine de la Rochefoucauld** ».

C'est à Tournon, qu'Honoré d'Urfé, brillant élève et écrivain en herbe, fit représenter par une dizaine de ses camarades une « **Moresque** », qui fut sans doute son début dans la Pastorale, ainsi que les premiers vers du « **Sireine** » : première ébauche poétique de l'Astrée, dont la véritable héroïne était sa belle-sœur, Diane de Châteaumorand.

Or, Marcellin Allard, qui devait s'élever avec tant de vigueur et de fantaisie contre Honoré d'Urfé et l'Astrée, ainsi qu'il apparaîtra plus loin, s'il est né à Saint-Etienne, était originaire de notre Dauphiné, ainsi que tous ses biographes le reconnaissent. Le nom d'Allard est fort répandu à Pierrelatte, dans le Comtat-Venaisin, et ce n'est pas le titre de noblesse dont il pouvait s'enorgueillir (de Monteille) qui pourrait faire écarter ses origines dauphinoises.

Dans ma parenté, je compte deux familles Allard, d'origine comtadine et provençale, tout comme la femme de Léon Daudet, celle qui signait familièrement Pampille. Est-ce ce « cousinage » lointain qui m'a incité à me soucier des disputes d'Honoré d'Urfé et de Marcellin Allard ? Ou plutôt le fait que ce dernier fut l'auteur de la « **Gazette française** », ouvrage qui portait pour la première fois un titre journalistique ! Je fus donc amené à étudier son œuvre dans des conférences, c'est ainsi que j'ai eu l'occasion d'établir un lien de cause à effet entre les personnages fantasques de la **Gazette** et les héros doucereux de l'Astrée.

**« La Gazette française » de Marcellin Allard
est-elle une charge contre « Les Bergeries de l'Astrée »,
d'Honoré d'Urfé ?**

Depuis quelques années avec les encouragements de M. l'Abbé Dorna, président des « Amis du vieux Saint-Etienne », et de M. Auguste Ruelle, président du « Caveau stéphanois », de l'écrivain Jacques Ayrolles et même de M. Pierre Grosclaude, le signataire de ces lignes s'est penché sur la clé de la « Gazette française », le livre pittoresque et truculent de Marcellin Allard, le Stéphanois rabelaisien et le bon vivant dont quelques épisodes fameux, particulièrement la « Bataille de l'Heurton », semblaient mettre en cause des personnages historiques que l'auteur Marcellin Allard voulait ridiculiser.

Quel était ce grand notable forézien avec lequel Marcellin Allard rompaît des lances, sous le voile de la fiction romanesque.

Deux grands écrivains d'inégale notoriété, mais puissants tous les deux, émergeaient alors dans le Forez, à peu près contemporains, à la fin du XVI^e siècle : Marcellin Allard, né en 1555, mort en 1618, et Honoré d'Urfé, mort à Villefranche en 1625.

Les deux hommes, de grande culture tous deux, encore que le « génie » de Marcellin Allard fut plus auto-didacte, avaient des conceptions diamétralement opposées sur bien des points. Leur origine, leur caractère, leurs options politiques dans une période troublée, leurs fonctions : tout les séparait.

Honoré d'Urfé, gentilhomme et soldat, maréchal de camp, était de la famille des chefs politiques héréditaires du Forez. Marcellin Allard, était bourgeois de la classe commerciale de Saint-Etienne, où son père exploitait une grande firme de textile et de rubans au Pré de la Foire, l'actuelle place du Peuple. Libéral, ami des protestants ou tolérant pendant les remous des guerres de Religion, il avait connu Henri IV, alors prince de Navarre et page de Coligny en 1570, quand ce dernier fit son incursion à Saint-Etienne, lui avait voué une fidélité à toute épreuve.

Honoré d'Urfé, lui, était un « réactionnaire », un sei-

gneur intrépide, le chef politique du clan des Mécontents, et, au titre de seigneur, il occupa même Saint-Etienne.

Quelques dates

Voici quelques dates qui montrent les graves événements historiques qui ont affecté leur comportement à tous deux, influé sur leurs actes et aiguisé sans doute leurs rancunes et leurs polémiques de plume, étant entendu qu'ils se trouvaient dans des camps antagonistes.

Juillet 1593 : abjuration d'Henri IV ; août 1598 : édit de Nantes ; 1602 : exécution de Biron ; 14 mai 1610 : assassinat d'Henri IV, régence de Marie de Médicis et gouvernement de Concini ; février-mai 1614 : soulèvement des grands avec Condé ; paix de Sainte-Menehould ; 1615-1616, nouvelle agitation des grands auxquels se joignent les protestants ; août 1617 : assassinat de Concini ; 1620-1622 : soulèvement des protestants, échec de Luynes devant Montauban, soumission des protestants ; 1624 : accession de Richelieu au Conseil du Roi.

Tous ces événements religieux et politiques eurent plus que leur écho dans nos régions foréziennes où les d'Urfé étaient seigneurs héréditaires.

Dès 1589, les châteaux foréziens sont disputés entre royalistes et ligueurs, avant l'habile conquête du royaume par Henri IV et la promulgation de l'édit de Nantes.

Le château de Rochetaillée et celui de Montrond qui tenaient pour le parti royal, essayèrent vainement de résister aux seigneurs. On conçoit que l'accession d'Henri IV, en pacifiant le pays ait laissé quelques remous parmi les chefs politiques d'une région où guerres de religion et guerres civiles avaient fait tant de ravages.

Or, « l'Astrée », n'est pas seulement un récit pastoral et bucolique. Elle plonge dans la réalité contemporaine. Il y a aussi des « clés » ; des personnages du temps se profileraient derrière les héros du roman.

Les critiques, sans approfondir ces clés, reconnaissent l'étroit rapport de ces bergeries avec l'état général des esprits d'alors, fatigués des guerres civiles. A cette date en 1605, d'après un grand universitaire, M. Maurice Magendie, spécialiste en la matière, l'on acceptait avec joie l'autorité du roi qui avait rétabli la paix ; et le farouche

seigneur d'Urfé fait amende honorable en mettant en scène des bergers aristocratiques, retirés sur les bords du Lignon, pour goûter les douceurs d'une vie libre, calme, sans alarmes, douce et respectueuse envers les femmes, en écoutant sous de frais ombrages des joutes oratoires entre Silvandre, défenseur de la fidélité, et Hylas, champion de l'inconstance. Joies tranquilles et pures, passions sans orages tumultueux, langue polie, recherchée, dont Phôtel de Rambouillet fera son profit et les « Précieuses Ridicules », un abus immodéré.

Félix DELDON

(A suivre.)

Lou Comte di Grandi Maniero



*Lou Comte di Gràndi Maniero,
Eù qu'es toujours bèn embouca,
Aguènt pas crènto de mi niero
A sa taulo m'a counvouca...*

*I platet fau gaire touca, —
Petara pas la sout-ventriero, —
La tengudo a passa proumiero,
Béure vin pur es un pecat !*

*Diéu di platas e di bounbouno,
Diéu di ventresco redouno,
Vène ensuca 'quéu darnagas !*

*Dóu Marquès de la Bouco Fino
Que toucant iéu ris e se clino,
Mando la boumbo d'un petas !*

Eugèni MARTIN

(Inédit — Extrait de « Li sounet de bambocho »)

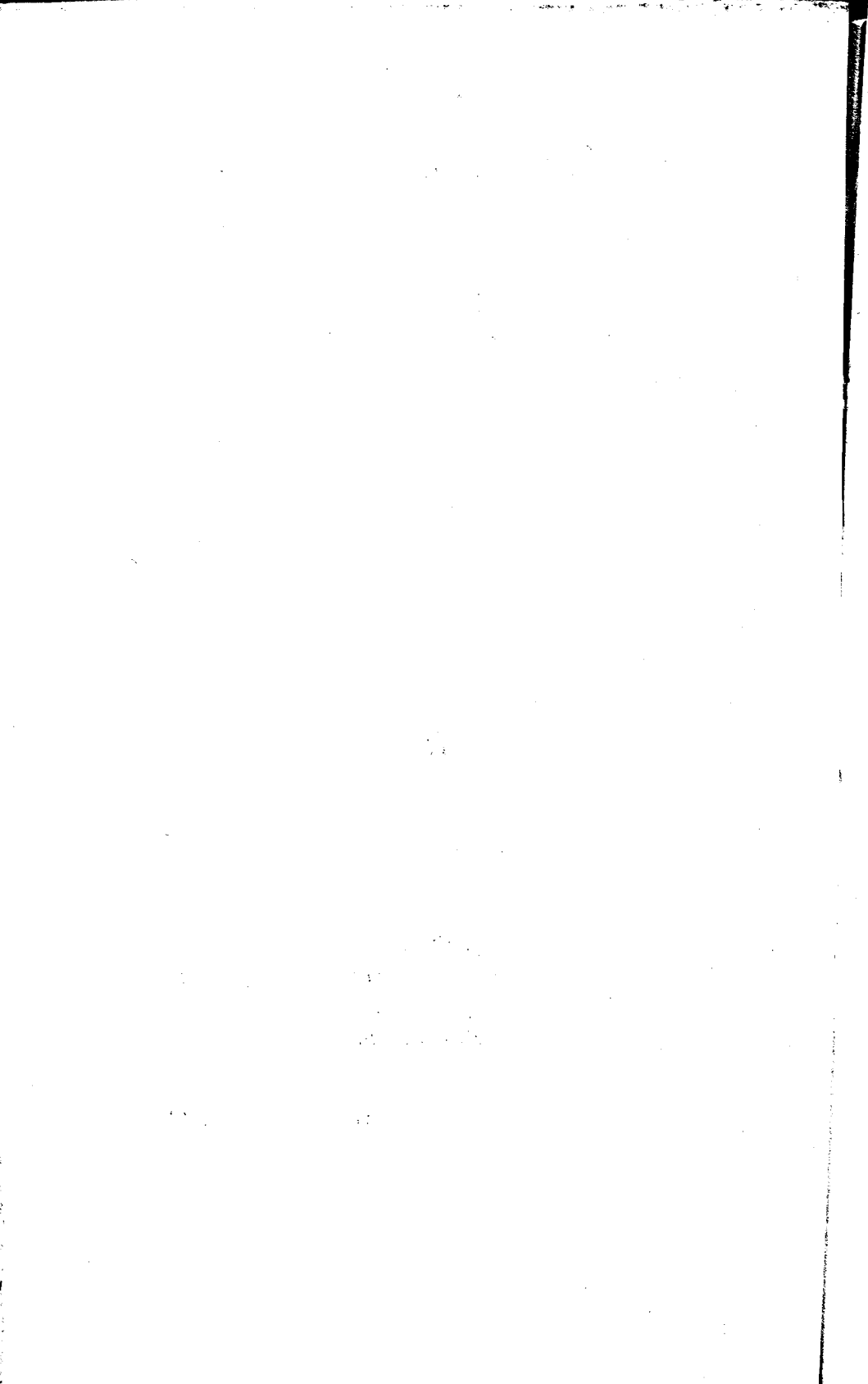
Les Saisons



ETE

*Soleil éblouissant, fruits mûrs, apothéose
De nos blondes moissons pleines de majesté ;
Et le divin Phébus qui tout métamorphose
Apporte plus d'éclat, ô Femme, à ta beauté !*

Gaston BOUCHET



LA DROME ET LA SPELEOLOGIE

En 1892, l'on pouvait voir sur les routes alors peu fréquentées de notre Vercors, un bien curieux spectacle : un ensemble d'hommes, de mulets, chargés de matériel encombrant, cheminant cahin-caha, sur ces escarpements calcaires. A sa tête, un homme « toujours de noir vêtu ». Cet homme était un savant : Edouard-Alfred Martel, le maître incontesté de la spéléologie. Plus d'un demi-siècle nous sépare du jour où, avec Martel naquit une science nouvelle, un monde ignoré.

Il est difficile d'imaginer l'audace de ce savant illustre qui, le premier, osa s'insinuer dans le plus profond de ces cavités, naviguer sur ces lacs et rivières souterrains, et descendre dans ces gouffres réputés insondables, autour desquels rôdaient des légendes fantastiques.

Martel donc, par ses explorations organisées, par ses études sur tout ce qui touche au monde souterrain, créa cette science que tout le monde appelle maintenant la Spéléologie. En effet, il ne faut point croire, comme il serait facile de le supposer que la spéléologie est seulement un sport, mais il est plus juste de placer le sport au service de l'hydrologie, de la géologie, de la paléontologie, de la préhistoire et de combien d'autres branches scientifiques qui forment ce tout qu'est l'étude de notre sous-sol.

Un professeur de faculté avait un jour forgé un mot nouveau pour définir à ses élèves, le spéléologue : « athlète sapiens », un sportif scientifique.

Si les expéditions souterraines demandent en premier, une constitution physique solide, et un matériel spécial, elles sont aussi une école de solidarité, et un ensemble de volontés.

Martel fit de sensationnelles découvertes sous terre, et,

s'il enrichit la science, il apporta également au tourisme, des merveilles que tout le monde peut voir et admirer aisément par l'aménagement de cavités. Combien de richesses souterraines telles le puits de Padirac, l'Aven Armand, l'Aven-Grotte Marzal, furent connues grâce à lui, et resteront attachées à sa mémoire.

D'autres explorateurs apportèrent une grande contribution à la spéléologie naissante. Je me dois de citer Oscar Decombaz qui fut le disciple de Martel tout particulièrement dans notre département.

Decombaz, en 1895 âgé de 25 ans, habitait Pont-en-Royans, aux portes de cet immense plateau calcaire qu'est le Vercors, véritable château d'eau naturel, aux innombrables grottes et rivières souterraines.

Martel fut son maître et c'est grâce au matériel spécial que ce dernier lui prêta qu'il put satisfaire sa passion d'explorateur. Il était loin, certes, de bénéficier de nos actuelles échelles souples d'élektron ultra-légères. Il se servait de pesantes échelles de corde aux larges barreaux de bois, qui souvent nécessitaient le transport à dos de mulets. Il n'avait pas, pour correspondre avec l'extérieur, de postes portatifs de radio. Il n'avait pas de casque ou photophore électrique puissant. Mais un chapeau mou, bourré de journaux et une bougie ; tels étaient les moyens de bord, pour soutenir une volonté de vaincre, et pour jouir des étranges beautés de notre sous-sol.

Ses principales explorations furent la grotte de Pré-Martin, à 1 km. 700 de Pont-en-Royans, sur la route qui mène à Choranche. C'est une galerie difficile formée de bassins d'eau successifs se terminant à 115 mètres de l'entrée par un puits. Pré-Martin serait la résurgence d'un ruisseau souterrain qui se perd sur le plateau de Presles à 800 mètres d'altitude. Sur ce plateau, Decombaz descendit dans de nombreux scialets, — nom local, synonyme de gouffres — scialets des Fauries, des Balches ; dans le gouffre Idelon, il eut même la surprise d'y découvrir le cadavre du propriétaire disparu depuis plusieurs années.

Dans le cirque des rochers de Presles, dominant au nord le village de Choranche, il étudia les résurgences de Jallifier, la grotte de Balme-Rousse, de Gournier. Cette dernière s'ouvre par un lac magnifique, prolongé par une galerie, dont plusieurs kilomètres ont été reconnus de nos jours.

En 1897, Decombaz, accompagné de son ami Fulzin,

professeur à la Faculté des sciences de Grenoble, explora la grotte Favot, située à une demi-heure du Pont de Goule-Noire. Favot, par un développement d'environ 800 mètres de galeries, se termine par un gouffre de 65 mètres de fond. C'est dans cette cavité, que fut tourné en 1943, un des premiers films de grottes : « Sondeurs d'abîmes ». Le cinéaste n'était autre que Marcel Ichac, célèbre par ses prises de vue de l'expédition à l'Himalaya.

Ses plus importantes explorations furent, je pense, à la Luire et à Bournillon. La grotte de la Luire, près de Saint-Agnan — qui a maintenant son nom uni au Vercors héroïque de la Résistance — est constituée par une immense grotte donnant accès à un gouffre impressionnant. Decombaz l'explora jusqu'à 110 mètres de profondeur, ce qui fut, à l'époque, un exploit. Depuis lors, jusqu'à aujourd'hui, la grotte de la Luire fut et demeure le théâtre de très nombreuses expéditions, qui amenèrent la découverte de plusieurs kilomètres d'immenses galeries jusqu'à près de 400 mètres de profondeur. La grotte de la Luire, par ses crues soudaines, dont l'importance est énorme, reste et demeure un des plus grands problèmes hydro-géologique de notre pays.

Grâce au département, cette cavité fut électrifiée et aménagée jusqu'à l'entrée du fameux gouffre et, chaque année, des milliers de visiteurs parcourent le début du chemin qu'emprunta, il y a 60 ans, Decombaz éclairé d'une bougie.

En 1914, Decombaz mourut et, avec lui, s'endormit toute activité spéléologique dans la Drôme.

Vers 1925, âgé de 12 ans, j'entrepris mes premières explorations souterraines dans ces cavités qui s'ouvrent tout au long du Rhône, à quelques kilomètres de Valence, attiré, je dois l'avouer, plus spécialement par la recherche des vestiges préhistoriques de nos ancêtres, soit aux grottes de Néron, vers Soyons (Ardèche), soit dans le ravin de la Goule, entre Saint-Péray et Tournon. Je retrouvai quantité de silex, ossements et restes de l'occupation des Ardéchois de la Préhistoire, ainsi que le passage de mes prédécesseurs, tels Delubac, Lepic, Georges Goury et le docteur Bonnard, de Tournon, lesquels, de 1860 à 1920, entreprirent les premières fouilles dans cette région.

J'eus le privilège de recevoir mes premières notions de préhistoire du grand maître dauphinois : Hippolyte Muller.

Passionné d'alpinisme, d'une part, et conquis par la préhistoire, d'autre part, c'est ainsi que je devins spéléologue.

C'est avec beaucoup de difficultés que je trouvai un ou deux camarades pour m'accompagner, car mon nom était souvent synonyme d'aventureux et d'un peu fou.

Peu à peu, des adeptes se joignirent à moi, soit au sein de la Société spéléologique de France, soit au sein du Club alpin français.

Il y a quelques années, fut fondé dans le département, le premier comité de spéléologie, dont le but fut de coordonner, d'aider et de centraliser la spéléologie drômoise.

Actuellement, de nombreux groupes de spéléologues continuent activement le travail de ces pionniers et chaque jour apporte sa contribution à l'enrichissement du sous-sol drômois par de magnifiques découvertes et de passionnantes études. La Drôme, donc, par sa situation, par ses richesses spéléologiques, par ses explorateurs, peut compter parmi les premiers départements qui ont contribué à faire de notre pays le berceau de cette science encore jeune qu'est la spéléologie.

*J'aime les grottes où la torche,
Ensanglante une épaisse nuit,
Où l'écho fait de porche en porche
Un grand soupir au moindre bruit.*

(SULLY PRUDHOMME)

Pierre AGERON

Les gangsters de Tricastin

« A louer pour vacances, charmante maison de campagne, calme absolu. »

L'annonce avait immédiatement séduit Philémon Gonflefigue, qui s'était mis en rapport avec l'agence et l'affaire avait été conclue. Pour un prix vraiment modique on passerait de paisibles vacances. Le 31 juillet, sans perdre un seul jour de ses précieux congés payés, Philémon Gonflefigue, sa femme, Victoire, sa belle-mère et les trois enfants, débarquaient avec armes et bagages sur la place de Mirabel-en-Tricastin qui, comme on s'en doute, n'est pas une capitale.

— Mes enfants, déclara Philémon en posant pied à terre, j'ai l'impression que nous allons passer cette année des vacances formidables.

Et, d'un pas allègre, il se rendit au bureau de tabac où, comme convenu (le propriétaire n'habitait pas le pays), la clef de la maison devait être déposée. De la bouche du buraliste, Philémon apprenait que la dite maison ne se trouvait pas dans le village mais à trois bons kilomètres en prenant la petite route qui passait derrière l'église.

— Trois kilomètres à pied, ça commence bien, soupira Mme Gonflefigue, et Dieu sait quelle baraque nous allons trouver.

Gonflefigue ne répondit pas et la caravane se mit en route, Philémon devant, la plus grosse des valises sur l'épaule, Victoire derrière, traînant un énorme panier de provisions, Totor, Moumouche et Dudule, les enfants, portant respectivement les cannes à pêche, le filet à papillons et le pliant. Belle-Maman fermait la marche

serrant dans ses bras la cage à serins qu'il avait bien fallu emporter.

Le buraliste avait dit trois kilomètres, mais dans le Tricastin on n'est pas regardant ; les kilomètres étaient largement comptés et quant à la route, c'était plutôt un mauvais chemin mal empierré, rocailleux et tortillonné, sautant à travers champs comme un cabri.

— Allons, du courage, lançait de temps en temps Philémon, en s'épongeant, il faut que nous arrivions avant la nuit.

Malgré l'heure tardive, la chaleur était lourde ; la caravane traînait la jambe, les enfants criaient la faim et Belle-maman respirait en sifflant comme une cocotte-minute, s'arrêtant tous les dix pas pour prendre les serins à témoin de son épuisement.

— Moi, gémissait Victoire derrière son mari, cette maison perdue ne me dit rien de bon... et si, une nuit, nous étions attaqués ?...

Philémon haussait une épaule, celle qui ne portait pas la valise, et ne répondait même pas. Il fallait être femme pour avoir des idées pareilles ; comme si on avait jamais entendu parler d'attaques à main armée dans le paisible Tricastin.

Bref, il faisait nuit quand on arriva à pied d'œuvre. La maison était presque au bord du chemin et, pour tout dire, avait une belle apparence.

— Ma foi, consentit à reconnaître Victoire, elle est mieux, même beaucoup mieux que je l'imaginai et beaucoup plus grande.

— Quand je te le disais ! triompha Philémon, nous serons ici comme des coqs en pâte.

Brandissant la clef, il grimpa les trois marches du perron comme un conquérant à l'assaut de la tour de garde. Mais, au moment d'ouvrir, la clef n'entraît pas dans la serrure.

— Cet idiot de buraliste s'est trompé de clef, s'emporta Gonflefigue ; m'étonne pas, il n'avait pas l'air d'avoir inventé le tire-bouchon à pédale.

— Et, en attendant que quelqu'un redescende chercher la bonne clef, il ne nous reste plus qu'à camper au clair de lune, soupira Belle-maman, d'un air pincé.

— Chercher la clef ? Ah ! bonne mère, vous allez voir !

Prenant son élan, d'un seul coup d'épaule, Philémon ouvrit la porte.

Vraiment, c'était une maison idéale, bien meublée, avec de la belle vaisselle comme on en voit rarement dans les maisons de location où les assiettes sont ébréchées.

— C'est curieux, répétait Victoire, je ne m'attendais vraiment pas à trouver quelque chose d'aussi bien... surtout pour ce prix.

— C'est qu'il se trouve encore dans le monde, des honnêtes gens, voilà tout.

Une heure plus tard, tout le monde était casé et bien casé, y compris les serins. Les lits faits, avec des draps à jour fleurant bon la lavande, on se coucha. Philémon exultait. Victoire, elle, ne se sentait pas très rassurée, à cause de l'isolement et surtout de la porte d'entrée qui n'était pas fermée... et pour cause.

— Ridicule, tu es complètement ridicule ! assura Philémon.

Cependant, sur la prière instante de sa femme, il descendit au rez-de-chaussée et empila toutes les chaises qu'il trouva devant l'entrée pour la défendre contre d'éventuels agresseurs.

Là-dessus, épuisée, toute la famille s'endormit.

Elle dormait depuis deux bonnes heures quand, tout à coup, Belle-maman, affolée, fit irruption dans la chambre de Philémon et Victoire.

— Vous avez entendu ?... Une auto vient de s'arrêter devant la maison. Ce sont des « ganguestères », nous sommes perdus !

Philémon commença par se moquer de la frayeur de Belle-maman mais, presque aussitôt, retentit en bas un bruit effroyable. Le laborieux échafaudage de chaises venait de s'écrouler. Alors, la terreur s'empara de la maison.

— Philémon ! s'écria Victoire, horrifiée, ton revolver !

Hélas ! Philémon l'avait oublié.

— Sainte-Mère ! gémissait Belle-maman, en protégeant ses serins, ils vont nous égorger.

L'écroulement des chaises avait éveillé Totor, Moumouche et Dudule qui se précipitèrent sur le palier. En bas, on entendait remuer les chaises. Les bandits devaient être nombreux, trois ou quatre, davantage peut-être. Le compte de la famille Gonflefigue était bon.

Courageusement, son couteau de poche à la main, Philémon fit mine de descendre. Sa femme le retint et il en fut soulagé.

— N'y va pas, Philémon, ils vont te tuer. Tant pis, laissons-les cambrioler la maison.

Plus morts que vifs, Totor, Moumouche et Dudule se serraient derrière leur grand-mère comme derrière un rempart. Qu'allait-il se passer ? En bas, les bandits semblaient hésiter. Ce n'étaient peut-être que des apprentis qui ne s'attendaient pas à trouver la maison habitée. Cela rassura un peu Philémon dont une idée traversa soudain l'esprit.

— Totor, glissa-t-il à mi-voix, va vite me chercher ton sac de bonbons.

Totor obéit sans comprendre. Aussitôt en possession du sac, Philémon le vida de son contenu, le gonfla d'air et, le tenant solidement fermé d'une main, de l'autre asséna un grand coup sur le fond. Le sac éclata comme une bombe. En bas, les assaillants, pris de panique, s'affolèrent. Une femme, qui devait se trouver parmi eux, poussa un cri aigu. Alors, courageusement, Philémon se hasarda dans l'escalier, non sans avoir pris la précaution d'enfermer tout son monde, y compris les serins, dans une chambre.

Il atteignait la dernière marche quand il se trouva face à face avec un individu qui lui barrait le chemin.

— Halte-là ! ou je tire, lança Philémon en serrant une main dans sa poche comme s'il étreignait une arme.

Mais aussitôt l'individu pointa un revolver sur Philémon.

— Que faites-vous ici ?

Le revolver et la question saugrenue réduisirent à néant le courage de Philémon qui s'effondra sur la dernière marche.

— Ce que je fais... ce que je fais !...

Mort de peur, s'attendant à recevoir une décharge en pleine poitrine, il bredouilla.

— De grâce, si c'est mon portefeuille que vous voulez, attendez, je vais le chercher.

— Je me moque de votre portefeuille.

— Alors... alors, que voulez-vous ?

— Ma maison !

— Hein ?... que dites-vous ?... mais, cette maison, je l'ai louée pour les vacances.

— Ah ! oui... et c'est sans doute pour ça que vous avez dû fracturer la porte pour entrer !

Philémon passa la main sur son front inondé de sueur et faillit se trouver mal.

— Alors ! la clef qui n'entrait pas... Ah ! je comprends !...

— Moi aussi je commence à comprendre, reprit l'homme d'un ton courroucé... et vous pouvez croire qu'il est plutôt désagréable, en rentrant du cinéma, de trouver sa maison occupée. Si vous ne voulez pas que je porte plainte, vous allez me faire le plaisir de déguerpir au plus vite avec votre smala. Quant à la bicoque que vous avez louée ja parirais que c'est celle qui se trouve à deux cents mètres d'ici, derrière ce petit bois... Mais, je vous préviens charitablement, c'est une vraie cabane à lapins, pleine de punaises. Grâce aux punaises le propriétaire arrive à la louer jusqu'à cinq à six fois par été car personne n'y reste plus de deux jours... et comme il faut payer d'avance, vous avez compris.

Et c'est ainsi que cette nuit-là la famille Gonflefigue dormit dans un bois, à la belle étoile, plutôt que d'affronter les perfides insectes et que le lendemain matin, elle prenait, au complet, y compris les serins, le chemin du retour. Les vacances « au calme absolu » n'avaient duré qu'un jour, mais un jour dont on se souviendrait...

Paul-Jacques BONZON

Gargantua et les Bedos

*Mon père avec esprit, me contait des légendes,
Et mon jeune cerveau cherchait sur les jaïandes
L'ombre des nains et des géants.
Gargantua surtout peuplait notre Bayane
D'abreuvoirs, de rochers, de vieux ponts en dos d'âne,
De baumes et d'antres béants,*

*Comparable à Crussol, c'était le grand hercule
Pour qui l'homme n'était qu'un être minuscule,
Il le montra bien aux Bedos.
Car de ces braves gens, nés à droite du Rhône,
Aux bords du Doux, d'Erieux, où le froid Mézenc trône,
C'est lui qui nous en fit cadeau !*

*Ayant pris soif au fleuve il boit, crache et s'empêtre
Avalant des chalands de poudre et de salpêtre,
Ce qui, paraît-il, l'embréna...
Pour faire sa toilette, il rafle une Ardéchoise,
Qu'après, il jette, enceinte, en terre dauphinoise
Où sa race alors foisonna...*

LA CHANTALIERE

NOTES FOLKLORIQUES. — LES JAÏANDES : les Grandes ; menhirs, pierres levées, pierres debout ; monuments mégalithiques. Dans notre région : *La pierre qui branle* de la Batie-Champis ; dolmen de *Champverveil*, etc...

LA BAYANE : C'est le nom moyenâgeux de la Plaine Valence-Chabeuil.

Au-dessus de l'Isère c'était alors la Carniatié ou Pays des Carniots.

Sur la rive droite du Rhône, dans la région des Boutières, c'était la *Bedossie* ou pays des Bedos. « Le regio biducessiorum » de l'abbé Hilaire de Satillieu.

A propos de l'introduction des Bedos en Dauphiné, le conte fabuleux nous montre Gargantua enjambant le fleuve pour boire. Des chalands d'explosifs descendant de Lyon s'introduisirent dans son vaste gosier, troublant son équilibre intestinal...

L'Ardéchoise, enceinte bien à point, saisie à poignée et servant à l'usage sanitaire décrit par Rabelais, est rejetée, après service rendu, en terre dauphinoise,

Où sa race alors foisonna...

pour notre bonheur et le sien...

Car nous les aimons de tout notre cœur nos braves Bedos et nos fraîches Bedosses !...



1942-1943

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

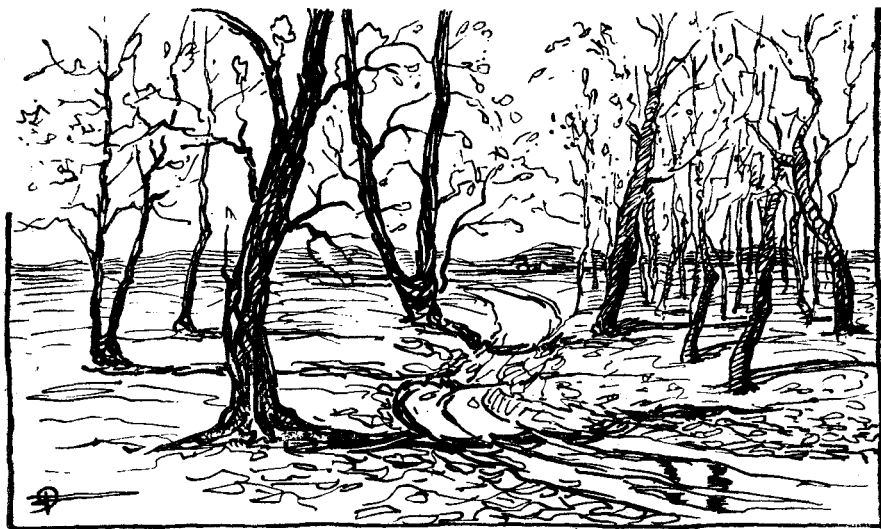
...

...

...

...

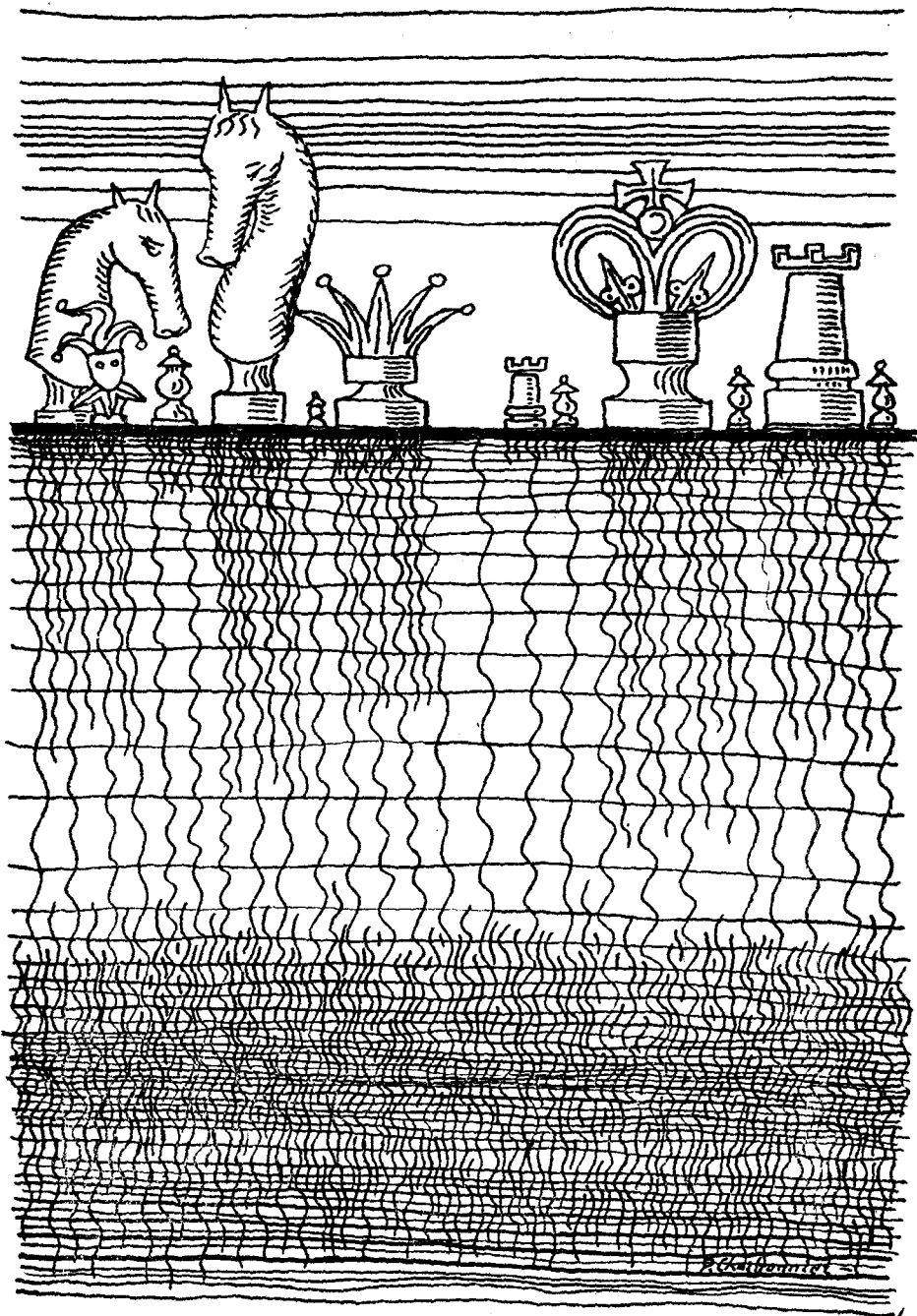
Les Saisons



AUTOMNE

*Romantique décor de la mélancolie...
Temps des pampres vermeils et des rouilles des bois.
Si l'âme du Poète à ce charme s'allie,
Par sa splendeur l'Automne est la saison de choix.*

Gaston BOUCHET



GUIRLANDES



En recherchant les traces de « Jean-Marc », notre compatriote, mort trop tôt durant la Grande Guerre, j'ai trouvé une curiosité littéraire dont je vous offre la première.

En 1912, Jean-Marc Bernard écrivait les poésies fugitives qui composent le recueil : « Sub Tegmine Fagi », lorsqu'il lut par hasard une traduction en prose de l'adaptation faite par l'Anglais Fitz Gerald, des poèmes d'Omar Keyyam. Il fut frappé d'y retrouver les thèmes familiers de ses méditations et de ses recherches, jusque là empruntées à Horace, Anacréon ou Lucrèce.

Il essaya vainement de se documenter sur le poète persan ; mais ne put obtenir que des adaptations françaises alourdies de commentaires abscons et peu fondés. Nous possédons, depuis, des quatrains — ou Robbaï — de *Keyyam*, une traduction par *Franz Jourdain*, dont la phrase pure et lisse est déjà d'un artiste. La figure de *Keyyam* est fort attirante et il me semble qu'on peut la rapprocher de celle de Valéry. Un siècle avant Saadi, le chantre du « Jardin des Roses », vers 1040, il naquit près de Richapour, ville illustre par ses collègues de savants, où il fit ses études et se lia avec Hassan Sabbah, le vieux de la montagne, familier aux pharmaciens qui ont lu l'histoire du Haschish. *Keyyam*, malgré ses hautes amitiés politiques, s'adonna exclusivement aux mathématiques et aux sciences. Il publia des tables d'astronomie, des traités d'algèbre. Il mourut très vieux et très honoré comme *Saadi*. Ayant beaucoup vu, observé, cherché, il condensa sa philosophie et le fruit de son expérience en 170 Robbaï, poèmes de quatre vers, dont la forme elliptique éloigne délibérément tout risque de prolixité, de rhétorique et de longueur, qui étaient les défauts de l'Orient.

Il y a dans cette œuvre le serein désespoir, le pessimisme supérieur d'un esprit qui exigeait une vérité transcendante et la sait impossible à atteindre.

Jean-Marc a adapté divers Robbaï. Mais il lui est advenu de rencontrer deux rivaux bien près de lui. Nous n'avons pu établir dans quelles circonstances naquit ce jeu renouvelé des tournois poétiques et des cours d'amour, et il faut nous borner à reproduire les adaptations que firent d'un Robbaï de Keyyam à la fois *J.-M. Bernard, Paul-J. Toulet et Jean Pellerin*.

Voici le texte persan traduit par *Franz Jourdain* :
« Telle est la seule vérité : nous sommes les pions de la mystérieuse partie d'échecs jouée par Allah. Il nous déplace, nous arrête, nous pousse encore puis nous lance un à un dans la boîte du néant. »

Ce que Jean-Marc transpose presque littéralement :

*Nous ne sommes rien que les pions
D'un jeu cruel auquel Dieu joue
Sur l'immense échiquier de boue
Où s'agitent nos passions.*

*Il nous meut d'une main adroite
De ci, de là, sans grand fracas
Puis, un à un quand il est las,
Il nous replace dans la boîte.*

Jean Pellerin, plus incisif, concrétise et élargit le tableau :

*Le Destin propose à la chance
Une lutte aux échecs
Et tous, esclaves, femmes, cheiks,
Tous les humains en danse.*

*On pousse roi, fou, cavalier,
Au hasard de la guise
« S'il allait ici m'oublier. »
Et le désir s'aiguise.*

*L'homme chancelle, ivre d'espoir,
Parle, rêve, convoite.
Mais le Destin : Assez ce soir !
Rentrons-les dans la boîte.*

Enfin, dans les « Coples », à la fin de ses « Contre-rimes », P.-J. Toulet reprend :

*Derrière les deux tours qui gardent son manoir
Entre son fou qui raille et sa dame au cœur ferme
Le Roi boit. Tout à coup une voix crie : on ferme.
Nous tombons. Quelqu'un clot le couvercle. Il fait noir.*

L'ample sérénité du début, la coupe si sûre du dernier vers, jusqu'au modernisme anachronique de ce cri nocturne sont bien dans la manière de Toulet. C'est peu de chose dans son œuvre ; mais ce quatrain vient à point pour rappeler que nul n'a pu si bien dire en si peu de mots.

Ces petits poèmes invitent au jeu poétique. La curiosité piquée et les imperfections même qu'on y trouve rassurent. La propre d'un jeu est d'ailleurs de pouvoir être sans cesse repris. Ainsi me vint l'idée de reprendre le thème, et voici la petite fleur que j'ai nouée à cette guirlande :

*Plus ne rêve d'être le roi
Le cheval ou la tour
Songeant que sur ceux qui m'entourent
Pèse toujours le même doigt*

*De la case blanche à la noire
Les uns marchent les autres courent
Mais qu'en s'achève le parcours
S'équilibrent en la mémoire
L'ombre et la lumière des jours*

*Hors du jeu d'ébène ou d'ivoire
S'en va chaque pion tour à tour
Qui meurt sans savoir s'il concourt
A la défaite ou la victoire*

François Dodat est encore à Tournon, assis dans la chaire de Mallarmé et, comme lui, tout occupé d'une œuvre secrète, parfaitement originale.

Je le priai d'entrer dans la ronde et avec son sens curieux des objets qu'il sait si bien animer, il m'en-voya : *Echecs*.

ECHECS

1. LE ROI

*Qu'on me pousse qu'on me porte
fainéant comme un Turc
Sous la garde à Phynances
de mes tours salutaires*

2. LA DAME

*D'une étoile à son doigt
visiteuse et légère
Qui jouait à l'échange
des statues et des cœurs*

3. LA TOUR

*Triste et postiche
et la brique à sa robe
d'un château familial
le long des hauts murs*

4. LE FOU

*Marelle ou marotte
qu'importe l'Amérique
pourvu qu'on y crose à l'anglaise
une épave d'argent*

5. LE CAVALIER

*A l'équerre du bond
flairant l'âme et l'échec
Tout seul en sa tête
au galop des écoles*

6. LE PION

*D'un pas en avant/
L'enfant rond comme cire
qu'une mort sans savoir
poussait loin des grandeurs*

7. EPILOGUE

*Et joyeux laboureur
Le Bon Dieu s'évertuait
à bourrer dans sa boîte
Tout un bruit de gros chiffres*

Pour que la boule fut entièrement bouclée d'une poésie fantaisiste d'inspiration mais toute classique dans

sa forme, jusqu'à la poésie la plus vivante présentement, il manquait à ce jeu une voix encore. Par chance, la géographie et l'amitié mettaient à notre portée l'un des représentants les plus authentiques du mouvement actuel : *Alain Borne* (1). Le sens tragique de la misère humaine qui marque ses recueils : « Cicatrices », « Neige », « Brefs », « Contre-feu », « Terre de l'été », la nouveauté d'une forme elliptique et tendue, le frémissement de l'aveu contenu... on pouvait s'attendre à les retrouver même dans une improvisation. Mais celle-ci, prenant soudain une ampleur presque cosmique, devait nous enlever bien au-delà du divertissement gratuit.

*Je suis le Roi
Vous êtes la Reine
entourés des pions et des fous.*

*Son doigt fort comme le vent
nous joint et nous sépare
Nous sommes de l'absurde partie
du Dément Primordial.*

*Que lui importe que je souffre,
que tu sois son, songé ou sang
Sans règle du blanc au noir
Sans règle du noir au blanc.*

*Joue-t-il même contre son ennemi
Ses doigts sont une tempête
faisant dérive des destins
Que lui importe que les pions
répondent poussière et sang
Sur l'échiquier que secoue son rêve.*

*Quels que soient les chemins
dont il nous croise dans son jeu
quand vient son soir de fatigue ivre
il mêle nos os enfin refroidis
dans le creux noir d'où l'on ne renait.*

Claude BONCOMPAIN

(1) Alain Borne est Mainteneur de l'Académie Drômoise.

Nos Vins

Notre Drôme gourmande possède, pour arroser dignement ses nourritures les vins les plus spirituels du monde. J'ai nommé *l'Hermitage*, le *Saint-Péray* et notre muscat de Die, la fameuse clairette aux bulles d'or !

Nos vins drômois des Côtes du Rhône sont connus du monde entier et cela depuis l'antiquité.

Voulez-vous quelques témoignages ?

Ecoutez Boileau (*Le Repas ridicule*, 1665) :

*« Un laquais effronté m'apporte un rouge bord
D'un auvergnat furieux qui, mêlé de lignage,
Se vendait, chez Crénet, pour vin de l'Hermitage »*

Au XVIII^e siècle, on chantait, à la manière de M. de La Palisse :

*Il buvait dans ses repas
Du bon vin de l'Hermitage,
Et quand'il n'en buvait pas
Son vin durait davantage.*

De Charles Monselet, l'ami du « cher ange » :

*Certaine d'être bien lotie,
Malgré son air un peu troublant,
Dans un coin, la Côte Rôtie
Sourit à l'Hermitage blanc.*

Enfin, Désaugiers, au siècle précédent, dans « Le Souper » :

*Qui nous rendra l'antique usage
De ces soupers délicieux
Où la franchise et l'Hermitage
Réunissaient tous nos aïeux ?*

Sous l'appellation « Hermitage » nous comprenons ses enfants : Crozes, Larnage, Mercurolo, Glun, etc.

Il nous faut ajouter nos vins rouges du Tricastin et les blancs savoureux du coteau de Livron.

Nous ne voudrions pas accaparer le Saint-Péray — encore que nous ayons quelques raisons historiques pour cela — mais il faut bien le saluer comme un vin remarquable à telle enseigne qu'il fut apprécié par Richard Wagner lui-même. En voici la preuve :

« Messieurs, je vous prie de me faire parvenir, dès que possible, les 100 bouteilles de Saint-Péray mousseux fin, sec, que vous m'avez proposées ; je garderai également le vin doux reçu précédemment. En raison de quoi, je compte sur un délai de paiement accommodant pour le nouvel envoi. Avec considération, votre dévoué, Richard Wagner. Bayreuth, le 2 décembre 1877. »

Cette lettre avait été adressée à un négociant de Tain-l'Hermitage. Ce précieux document, confié au Musée du Rhône créé à Tournon par Gustave Toursier, disparut pendant la dernière guerre, mais nous en possédons, heureusement, la photocopie.

Ainsi Wagner, nous pouvons le croire, chercha son inspiration (*Parsifal* ?) dans nos vins drômois généreux et inspirateurs. Nous en sommes fiers.

Soutien et consolateur, notre vin fit naître sous la plume du chevalier de Causans ce quatrain plein de feu, dédié à son ami dauphinois, Simon de Sucey, en 1785 :

*Ce gentil vieillard si vanté
Anacréon, sans soin, ni veilles
Avec son luth et ses bouteilles
Parvint à l'immortalité !*

Et notre grand lyrique valentinois, Louis le Cardonnel, de le chanter ainsi :

*Oui, c'est moi le grand vin, c'est moi le vin vermeil,
Qui donne une vigueur héroïque aux Tyrtées.*

.....
*De toi nous attendons l'éloquence et le nombre,
O vin qui fermentas des mois entiers dans l'ombre,
Mais pour que tu nous sois un plus pur aliment,
Je te bénis, ô vin, hiératiquement.*

Pierre RICHARD

NAPOLÉON A VALENCE

Napoléon... le « lieutenant Bonaparte », ainsi qu'une plaque de rue continue à l'appeler chez nous... voilà un prestigieux et étrange officier subalterne, qui tint garnison à Valence !

Il y fut, même, deux fois : en 1785-86 et en 1791, pendant treize mois, en tout.

Par la suite, en 1789 ; en 1792, lorsqu'il reconduira, après les massacres de septembre, sa sœur Mariana (Elisa) en Corse ; en 1799, revenant d'Égypte et s'acheminant vers sa destinée de Brumaire... en 1809, allant d'Espagne en Autriche... en 1814, après la première abdication, au moment où la Provence va l'insulter et attenter à sa vie (en paroles et en gestes, mais assez pour l'inquiéter : cf. « L'Aventure d'Orgon »), il traversera Valence et une partie de la Drôme : pas toujours en « coup de vent ».

Il lui arrivera d'y visiter quelques amis : comme, en 1789, M. de Tardivon, abbé de Saint-Ruf, à qui il promet « s'il devient roi, de le faire cardinal » (1) et de s'informer d'eux.

Sous le consulat, il demandera à Montalivet, qui avait gardé de fortes attaches à Valence, de régler, de sa part, les menues dettes qu'il avait laissées chez une limonadière... car, à son second séjour, « lieutenant en premier » et non plus « en second » (ce dernier grade correspondant à celui de sous-lieutenant) sa solde, augmentée de sept livres, lui permettait de compter un peu moins, bien qu'il

(1) Quand Bonaparte, Premier Consul, aurait pu tenir cette promesse, l'abbé de Saint-Ruf était mort († en 1799).

eût, cette fois, avec lui, son jeune frère Louis, ramené de Corse, qui le suivait depuis Auxonne, et qu'il s'attachait à préparer à sa Première Communion et à perfectionner dans les mathématiques.

Très économe et plus que sobre, obligé de soutenir sa mère, veuve, chargée d'enfants et embarrassée, pendant des années, par la conduite d'une pépinière, pour laquelle il fallait solliciter des subventions royales, il avait, du reste, été rapidement forcé, sous peine de délabrer complètement sa santé, de prendre, le soir, autre chose, et un peu plus que du lait.

Il allait « dîner » comme nous dirions de nos jours, chez Gény, à l'auberge des « Trois Pigeons »...

A midi, il achetait, chez le boulanger Couriol, deux petits pâtés d'un sol, qu'il arrosait d'un verre d'eau.

Pendant les deux séjours, ce fut la pauvreté ; quasi la misère. Une vie de courage, de sacrifice, de « fermentation » et d'intense travail intellectuel.

Il notera qu'il a « un sang bouillant et rapide comme les flots du Rhône ». Le lieutenant Bonaparte s'abstiendra, cependant, du jeu de cartes, des distractions et sottises des jeunes gens de son âge.

C'est à cette époque-là, à Auxonne et à Valence, où il commencera d'écrire ses « Lettres sur la Corse », auxquelles Mirabeau, qui les vit, trouvait du « génie », qu'il se forme intellectuellement, meublant, sans négliger ses devoirs d'officier et d'artilleur, son esprit des étonnantes connaissances — si nombreuses et si variées ! — qu'il eut un jour. Une énumération serait fastidieuse et vaine : Droit, géographie, histoire civile et religieuse (d'à peu près tous les pays), philosophie, etc...

Continuellement, il prend des notes. Il écrit lui-même : au besoin, des petits romans et des fantaisies... quand il en a assez de juger les tyrans, les préjugés des peuples et la valeur comparée de leurs constitutions. En 1791, il fait — sans être primé ! — le concours de l'Académie de Lyon sur « les sentiments qu'il importe le plus d'inculquer aux hommes pour leur bonheur ».

Tout ce travail d'esprit lui est possible, malgré le peu de temps dont il dispose et malgré la pauvreté de ses moyens financiers, grâce à sa prodigieuse mémoire, aux livres qu'il peut lire, consulter ou louer chez son voisin, le libraire Aurel, dont le magasin était au rez-de-chaussée de la « Maison des têtes », grâce, aussi à ceux qu'on lui pré-

taît ou que — très rarement — il lui était possible d'acheter.

Et, en 1791, il prenait encore sur ses nuits pour reprendre lui-même son uniforme, installé à la maigre lumière près du jeune Louis endormi. ,



Les deux fois qu'il fut, longtemps, « dans nos murs » — c'est bien le cas d'employer cette expression, quand il s'agit de l'époque des « portes » et des remparts... — le lieutenant Bonaparte habita à l'angle de la Grand-Rue et de la rue du Croissant (2). (Maison qui porte, actuellement, le n° 48 de la Grand-Rue), une petite chambre, située au-dessus d'un café et que lui louait une excellente vieille fille de cinquante et quelques années, Mlle Bou, dont le père était un robuste vieillard plus qu'octogénaire.

En 1791, on ajoutera un modeste « réduit », à l'usage de Louis, le futur roi de Hollande.

En 1785-86, le jeune officier était très occupé, tant au Polygone qu'à l'École d'artillerie de Valence. C'est, sans doute, plutôt, au cours de son second séjour qu'il faut placer les quelques promenades qu'il fit : à Saint-Péray, notamment, si j'ai bonne mémoire. Il alla, souvent, contempler le Rhône, qui, ainsi que cela se passe pour presque tous les Valentinois, le fascinait.

Il se rendit, également, à Crest et à la Vacherie, où — s'il faut en croire une tradition locale qui m'a été rapportée — il noua même une idylle qui l'aurait rendu père (3).

Il cueillait, aussi, des cerises, avec une certaine demoiselle du Colombier... avec elle et Marie de Saint-Germain (future épouse de Montalivet, et qu'il aurait — pour es-suyer un refus — demandée lui-même en mariage), nous arrivons « aux amies du bord du Rhône » ; à cette charmante petite société de province qui, en 1785, fut bonne et accueillante pour le jeune Corse exilé et qui lui resta fidèle en 1791, malgré les violents accès de jacobinisme qu'il aura alors... On voulait le faire président du Club. Notons que Championnet en fut également un dignitaire.

(2) Aujourd'hui, rue Lieutenant-Bonaparte.

(3) Il aura, alors, ignoré la naissance de l'enfant); sa joyeuse surprise lors de la venue en ce monde du « petit Léon » et du futur Comte Alexandre Walewski le prouve assez.

Mme du Colombier, frappée de son sérieux et de ses qualités, fut toujours très maternelle pour lui. Elle devait lui déconseiller très vivement l'émigration qui, du reste, ne le tentait nullement. La Révolution l'orientait, peu à peu, en attendant ses déboires de Corse, vers des sentiments sincèrement, profondément et définitivement français. Au surplus, il avait parfaitement compris quelle chance inespérée d'avancement offraient les « événements » aux officiers, roturiers ou de petite noblesse, mais énergiques et très doués.

Il s'est toujours détendu, avec grand plaisir, auprès de Mmes du Colombier et de Saint-Germain, dont les familles lui avaient été indiquées par l'abbé de Tardivon, ami de l'évêque d'Autun, Marbeuf (lui-même frère du gouverneur de la Corse, ex-protecteur de Charles Bonaparte, son père). Et, s'il ne riait guère, il souriait volontiers aux plaisanteries et aux innocentes taquineries de ces jeunes filles, qui se trouvaient à peu près de son âge.

A vrai dire, ses « opinions politiques avancées » devaient lui fermer, en 1791, la porte de quelques dames, dont il dira que « la Liberté est une plus jolie femme qu'elles... » Mais les du Colombier et de Saint-Germain (certainement, aussi, l'abbé de Saint-Ruf), le reçurent toujours.

A part cela, il n'eut pas beaucoup d'amis ; citons (en 1785-86) le Chevalier des Mazis, assez porté sur le beau sexe, avec lequel il avait rejoint — à pied depuis Lyon — sa garnison de Valence, à seize ans deux mois et quelques jours... et (en 1791) Montalivet, Sucy et Hédouville, avec lesquels il devait si longuement discuter, place des Clercs, sur la question de savoir si le veto royal devait être définitif ou suspensif.

Il avait été seul de la seconde opinion et, sous l'Empire, devait reconnaître avoir eu tort...

Il n'avait, ma foi ! pas trop le temps d'entretenir des relations suivies avec ses camarades. Ils étaient, en général, beaucoup plus riches que lui : fier, il entendait « verrouiller sa chambre sur sa misère » et, d'ailleurs, il n'avait pas les mêmes goûts qu'eux.



Je parlais, à l'instant, de la place des Clercs... le lieutenant Bonaparte, pas pieux du tout mais respectueux

du christianisme et qui préparait son jeune frère à une Première communion qu'il avait faite lui-même, excellente, dut, certainement, aller, plusieurs fois, à la cathédrale Saint-Apollinaire — ne serait-ce que pour la sobre beauté du monument — et il appréciait, sans doute, également l'élégant cachet des appartements de son ami, M. l'Abbé de Saint-Ruf.

C'est fréquemment, surtout les jours de brume ou privés de soleil qu'il m'arrive d'évoquer, dans tout ce vieux quartier qui, bien que parfois légèrement modernisé, demeure — fort heureusement pour l'honneur de Valence — la silhouette de ce jeune officier de mince taille, pâle et brun dans son uniforme bleu à col et revers rouges : le lieutenant Bonaparte, futur général inégalé et successeur de Charlemagne et des Césars romains (4).

André MILHAN.

(4) Pour toute cette étude, ayant consulté les souvenirs et documents locaux, je dois beaucoup aux grands historiens disparus de Napoléon, Bainville et Madelin ; on ne peut rien faire sans eux.

Les lézards verts

En souvenir de P.N.

J'évoque sa fine silhouette, ses yeux bleus, son doux sourire, et j'entends sa voix chaude me conter ceci, il y a près de vingt ans :

Il y a soixante ans, j'habitais la maison située en face de la gendarmerie actuelle. Nous formions, mon père, ma mère, mes trois frères, mon oncle curé, Eulalie, la vieille bonne, et moi, ce qu'il était convenu d'appeler une belle famille.

L'appartement s'avérant insuffisant au premier, on nous avait relégués, avec mon frère Charles, dans une chambre mansardée dont l'œil unique ne pouvait contempler que le ciel.

Notre mobilier, fort sommaire, se composait d'un lit, d'une table voisinant avec deux chaises, d'un lavabo et d'une penderie, simple tringle devant laquelle retombait une cretonne. Là, nous venions dormir et nous étions « chez nous ».

Le dimanche, en bons Valentinois d'alors, nous sortions en famille. Je me revois encore, marchant sagement près de mes trois aînés, entre père et mère, pour faire « comme tout le monde » !...

Mais, le jeudi, quand nous avions donné satisfaction, depuis le précédent, à la maison et au cours, nous étions libres de sortir seuls. Mes grands frères, après nous avoir donné rendez-vous, à une heure déterminée, pour une rentrée commune, nous perdaient, avec promptitude, sitôt le seuil de la maison franchi. Et, par un beau jour d'avril, nous avons décidé, Charles et moi, d'aller chasser le lézard vert.

★

Leur domaine était un grand pré, s'étendant très loin au-dessous du séminaire (devenu la caserne Bacquet), Ce tapis vert, légèrement humide au printemps, donnait, l'été, l'illusion d'une brousse sauvage et inviolable. Là, une multitude de lézards verts zébrait de fugitifs éclairs d'émeraude la vaste étendue.

Sitôt notre arrivée, la chasse commença. Ce fut une course éperdue, des rires, des chutes ! Le plus souvent, la bête, que nous pensions tenir, glissait de nos doigts avec la prestesse d'un rayon de lune.

Parfois, grâce à notre ruse, la prise était bonne. Aussi, quand, ivres d'air pur, ayant rejoint nos frères le soir venu, nous rentrâmes à la maison, nous avions, dans nos poches, nos boîtes pleines. Grimpés très vite dans notre chambre, Charles me dit :

— On les sort ?

Et je répondis, convaincu :

— Bien sûr, qu'on les sort !

Un bruit de couvercles de fer qui s'ouvrent et, en un clin d'œil, la pièce se marbra de reflets d'opale qui s'évanouirent aussitôt.

Un appel venu du premier nous fit nous hâter et rejoindre la famille pour le dîner. Celui-ci terminé, rompus de fatigue, nous nous endormîmes sans penser à rien, et, le matin, pressés, nous filâmes au cours.

A dix heures, ponctuelle comme notre vieille horloge, Eulalie vint faire notre lit. Mais, à peine eut-elle soulevé le couvre-pied, qu'elle crut voir le Diable en personne, transformé en une reptilienne famille nombreuse. Alors, poussant des cris, ameutant le voisinage, elle s'élança dans l'escalier, pénétra, sans penser à frapper dans le bureau de mon oncle et hurla, sans même voir que la pièce était vide :

— Ces vauriens... ces fils de Satan - C'est pas Dieu possible d'avoir des gosses pareils !

Puis, réalisant l'absence du prêtre, elle se tourna vers maman, tremblante et qui venait d'entrer :

— ...Madame comprend ? Ça ne peut pas durer... ils sont impossibles ! Il faut que Monsieur le Curé leur fasse la morale : je ne veux plus monter ; ça court de partout !

Et, quand sonna midi, nous l'eûmes notre leçon de morale ! Notre oncle Raymond ayant, à nos yeux, le prestige que donne la soutane, nous tremblions un peu devant lui...

— Allez, dit-il en concluant... montez dans votre

chambre, ramassez vos bêtes : mettez-les où vous voudrez, mais qu'on ne les voit plus ici !

Quand, à quatorze heures, nous retournâmes au cours, nous avions le ventre creux, n'ayant pas eu le temps de manger ; mais, pour la deuxième fois, dans nos poches, nos boîtes étaient pleines...

Que faire ? Tuer ce que nous avions attrapé avec tant de peine ? Il n'en était pas question... les lâcher, pour amuser les copains durant le cours ? C'était risquer gros. Mais le dieu des Bêtes veillait... à la sortie, Charles eut une idée que je qualifiai de géniale et, rayonnant, je le suivis.

Il y avait en ce temps-là, dans le vieux Valence, sur la place Bélat, à l'emplacement du bureau de tabac actuel, une petite mesure dont le rez-de-chaussée était occupé par une vieille dame et sa fille, laquelle exerçait le métier de couturière.

Leur appartement se composait de deux pièces : une chambre et une cuisine, dont l'évier déversait tranquillement ses eaux sur le trottoir, au moyen d'un court tuyau de plomb, largement évasé côté rue.

Nous glissant comme des sioux, nous marchâmes jusqu'à la gueule béante sertie de mousse brune, et là, tout doucement, nous ouvrîmes nos boîtes, en les plaquant au trou puant et grassex.

Un temps court... les cris affolés de deux pauvres femmes... la fuite éperdue de deux vilains garnements, libérés de leurs encombrants locataires... et un rire inextinguible qui roulait dans nos gorges, élargissant notre bouche et faisant pleurer nos yeux.

La farce nous parut si amusante que, bien des jeudis, nous recommençâmes, arrivant directement du pré, jusqu'au jour où, reconnus, nous fûmes tancés si sévèrement que le royaume des venelles (1) n'eut plus aucun attrait pour nous.

Et, souriant dans sa barbe blonde où brillaient quelques fils d'argent, il avait conclu :

— Que voulez-vous, chère Madame, à cette époque-là, nous n'avions ni compétitions sportives, ni cinéma, et nous ne parlions pas d'un voyage probable dans la lune !!!

Marie LAURANDREE

(1) Lézards verts.

Le vieux village

*Je connais un vieux Village
Dont les vétustes maisons,
Vieilles à n'avoir plus d'âge,
Se rient des saisons.
Hélas ces maisons sont mortes
Effrités sont leurs plafonds,
Et, depuis longtemps, leurs portes
Verdissent leurs gonds.*

*Sur les planches vermoulues
Des fenêtres à meneaux,
Maintes herbes chevelues
Disent l'emprise des eaux.
Je connais un vieux Village
Dont les très vieilles maisons
Poussent parmi le feuillage
Leurs vieilles cloisons.*

*Tout là-haut, dans le soir,
La tour du manoir
S'élève comme un ostensor,
Inscrivant dans les cieux,
Profil audacieux,
L'ombre puissante des Aieux.*

*Et le vieux clocher,
Au chapeau penché,
S'ouvre aux oiseaux qui vont nicher...*

*Je connais un vieux Village
Dont les vétustes maisons,
Vieilles à n'avoir plus d'âge,
Se rient des saisons.*

René MUZELLEC

Note de l'auteur : Ce « Vieux Village », inspirateur du poème, est Pontais dans le Diois.

SAUVEGARDE MONUMENTALE

On me demande d'attirer l'attention sur les réalisations de la **Société de sauvegarde des monuments anciens de la Drôme**. Les voici : Sanctuaire de Saint-Didier-des-Tourettes ; ensemble du temple de Pontaix ; remparts de la Garde Adhémar et chapelle de Saint-Andéol à la Bâtie-Rolland.

Les projets en cours concernent notamment la façade de la maison de Diane de Poitiers à Montélimar et l'église Saint-Bonnet de Puységiron ; sans compter l'appui accordé bien volontiers à d'innombrables travaux de restauration dans le département, dont le patrimoine archéologique doit figurer au frontispice de son panthéon littéraire, scientifique et artistique. (1)

R.V.C.

(1) Les « Cahiers Drômois » sont publiés, rédigés et illustrés par les membres de l'Académie Drômoise des Lettres, Sciences et Arts.

La couverture est de Maurice Savin. Les illustrations sont d'André Raynaud, Pierre Charbonnier et Chabrilan.

En hors-texte : « Gabriel Faure à sa table de travail au Seillon » et une reproduction d'une œuvre d'André Deluol.

